

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Journal du Cultivateur,

ET

PROCÉDÉS

DU

BUREAU D'AGRICULTURAL DU BAS-CANADA.

VOL. III., No. 1, MONTRÉAL, MAI, 1855.

FRANC DE PORT.

PRIX 2S. 6D. PAR ANNEE, PAYABLE D'AVANCE.

Journal du Cultivateur.

Le plus grand nombre des souscriptions sont expirées avec le numéro d'avril. Ceux qui reçoivent le présent numéro dans une enveloppe blanche, comprendront qu'à moins qu'il ne nous soit fait une remise pendant le mois courant, le journal ne sera plus envoyé à leur adresse.

BUREAU D'AGRICULTURE.

Le Président du Bureau d'Agriculture a décidé d'étendre et améliorer les opérations du Bureau d'Agriculture et dans ce but a nommé William Hutton, éc., l'habile Secrétaire du Bureau des Statistiques, le principal directeur. Les rapports excellents et parfaits de M. Hutton ont été favorablement vus par le public, et ses connaissances pratiques de l'agriculture canadienne et britannique, l'ont fait trouver la personne la mieux qualifiée dans ce grand pays agricole pour cette charge importante.

Le Bureau des Statistiques sera maintenant incorporé avec le Bureau d'Agriculture. M. Hutton a beaucoup écrit sur les deux sujets, et sa capacité littéraire et son industrie bien connues nous font anticiper les meilleurs résultats dans sa sphère d'opérations plus étendue.

MACHINE A SEMER.

M. Robertson, de la Longue Pointe qui est le faiseur et l'inventeur d'une machine à semer de grande valeur, nous prie de remarquer qu'elle ne fut pas envoyée à l'Exhibition Universelle de Paris, comme il a été dit dans les retours, vu que l'on ne s'accordait pas

sur le prix demandé. M. Robertson n'est pas un mécanicien, mais un cultivateur pratique, doué d'un talent inventif extraordinaire, et qui cherche les moyens de rendre compte de ses poursuites en Canada. La machine à semer peut être vue sur sa ferme à la Longue Pointe, elle sera trouvée utile, simple, efficace pour tous les sols et espèces de grains et est nullement d'un grand prix. Les directeurs de l'Exhibition ont offert environ la moitié du prix qui a été déboursé pour la peindre. La supériorité de la machine consiste en ce qu'elle n'est pas aussi pesante que celles faites en Angleterre, et qu'elle est faite sur un plan nouveau et perfectionné. Elle a été approuvée par les juges de l'Exhibition à Montréal, et a remporté un prix à l'Exhibition de New York.

Nous invitons nos cultivateurs à aller la voir, et ils pourront juger pour eux-mêmes.

EXHIBITION A SHERBROOKE.

Les agriculteurs verront en référant à nos colonnes d'avertissements que la prochaine Exhibition Agricole aura lieu à Sherbrooke. Nous sommes contents de pouvoir dire qu'il y a partout évidence d'une sorte de détermination, ce que nous voyons par les conversations et les correspondances, pour rendre cette exhibition d'un grand intérêt et d'une grande importance pour le cultivateur. Il est maintenant généralement admis que la culture dans la Grande Bretagne, a fait plus de progrès depuis 50 ans, quelle n'en a fait dans les 5 siècles précédents. Et la connaissance de ce fait devrait porter les cultivateurs à redoubler leurs efforts. Il a été remarqué par M. Wade, au Club des

Cultivateurs d'Hamilton qu'il n'y a que 25 ans qu'on a réussi à établir des sociétés d'agriculture et des exhibitions agricoles parmi nous. Et la conséquence de ces exhibitions et de ces efforts a été l'introduction d'instruments aratoires améliorés, de meilleures animaux et de modes de culture supérieures. En Ecosse où la culture a atteint un haut point de perfection, nous voyons dans l'histoire de Sir James McIntosh, que quelques propriétaires entrepreneurs commencèrent à se former en sociétés d'amélioration. Et maintenant les exhibitions agricoles d'Ecosse sont d'un intérêt qui n'est pas surpassé par aucune partie du monde. Le Canada prospère beaucoup suivant les rapports faits. Les cultivateurs sont entrepreneurs et réussissent bien. Ils ont les moyens et l'opportunité de montrer ce qu'ils peuvent faire dans leurs exhibitions provinciales; mais à moins qu'ils ne se livrent à l'œuvre avec courage les meilleurs arrangements et les meilleures occasions ne rendront aucun succès à l'exhibition. Nous prions les cultivateurs de la province de tout considérer et de le faire pour la culture canadienne, que leurs frères Britanniques ont si bien perfectionnée avant eux et dans laquelle leurs cousins Américains réussissent si bien. Tout cultivateur devrait comprendre que le crédit du pays dépend, jusqu'à un certain point de ses propres efforts, et devrait tâcher autant qu'il y est concerné, de rendre l'Exhibition de Sherbrooke, un trait important dans l'histoire agricole future du Canada, pour y être mis par quelque historien futur, comme l'a été la Société Ecosaise d'Amélioration, par d'anciens historiens.

NOUVEAU MODE DE BATIR.

Le *Utica Morning Herald*, journal rédigé dans l'Etat adjacent de New York, d'une manière très originale et très habile, contient dans un récent numéro une description de quelques nouvelles bâtisses très convenables pour les bâtisses de ferme et les maisons de campagne. En considérant le sujet nous trouvons que les matériaux employés pour la construction de ces bâtisses sont de la chaux, de la pierre et du gravier, et la structure elle-même est une modification du plan d'abord mis en usage sur ce continent en 1850, dans l'Etat du Wisconsin, par M. Goodrich, de Milton, et composé de gravier grossier, de sable et de chaux.

M. Goodrich en considérant les matériaux que la nature a fournis pour bâtir les habitations humaines et autres, songea que la pierre à chaux, le caillou et le sable abondaient presque partout, tandis que le bois dans quelques lieux, comme dans les prairies du Wisconsin était très rare, et se détermina à essayer s'il était possible d'unir ces premiers et en former des bâtisses. Sachant que la pierre à chaux se déteignait au feu, et qu'ensuite elle formait un ciment délayé avec de l'eau, mêlée avec des matériaux auxquels elle peut s'attacher, et exposée à l'atmosphère, il se détermina à essayer ces matériaux, par ces opérations et en les unissant. Il bâtit une académie, dont les murs s'endurcissent par l'âge, et ensuite une boutique de forgeron, et enfin une rangée de magasins et de maisons. Ses voisins critiquaient les bâtisses de ce qu'elles étaient construites séparément, et pensaient que les murs faits de matériaux si communs et mis ensemble si grossièrement ne tiendraient jamais. Il rencontra ces critiques d'une manière *Yankee* pratique, en permettant aux objectants d'aller dans l'intérieur de ses bâtisses et frapper avec un gros marteau aussi fort qu'il leur plairait à raison de six cents par coup. Il savait qu'aucun coup par l'homme le plus fort ne pourrait crever ses murs, et il calculait que cette somme minime, réparerait tous dommages.

Les MM. Fowler, de New York, qui ont vu ce plan de bâtir dans le Wisconsin, et qui étaient sur le point de bâtir à Fishkill, sur la Rivière Hudson, apprécièrent le bon marché et l'excellence du système de M. Goodrich et l'appliquèrent sur une plus grande échelle, et pour modifier le mode de bâtir les murs, et pour suggérer une forme nouvelle ou octogone pour bâtir les

maisons les plans que nous donnons plus bas, avec la description et les détails, qui mettront le lecteur en état d'étudier le système et éprouver sa valeur s'il pense à propos de le faire.

En choisissant les matériaux employés pour bâtir il est dit que tout ce qui est requis est de la pierre et de la chaux. La pierre doit être de différentes grandeurs, grosse comme le poing ou la tête, mais en addition au sable, des écailles d'huîtres, des morceaux de brique, d'ardoises ou toutes substances dures peuvent être jetés dedans, tout ce qui est requis étant quelque chose de solide qui s'unisse à la chaux.

La chaux recommandée est de la plus grossière et de la plus commune, telle que celle que les cultivateurs mettent sur leurs terres. Le lieu ordinaire où se fait le mortier est fait de planches de douze pieds de largeur et de seize de longueur, et des planches de dix-huit pouces de hauteur autour. Six ou huit brouettées de chaux doivent être jetées dans le carreau et délayées avec de l'eau, jusqu'à ce que la composition ait à peu près la consistance du lait. A huit brouettées de chaux doivent être ajoutées seize à dix-huit brouettées de sable, et la chaux, le sable et l'eau doivent de suite être bien mêlés. Si le sable rend la mixture trop épaisse et l'empêche, on doit y ajouter deux ou trois seaux d'eau, la laissant assez claire pour qu'elle suive les hommes qui la brassent d'un côté à l'autre. Quinze ou vingt minutes suffiront pour cette amalgame, et quand elle est finie, on doit employer plusieurs hommes à charroyer des petites pierres, des écailles, des morceaux d'ardoise, du gros sable, des morceaux de briques et de plus gros matériaux, et les jeter dedans en faisant passer la brouette sur une planche au-dessus du carreau. Soixante ou quatre-vingt brouettées de ces matières peuvent ainsi être mêlées avec les huit brouettées de chaux, faisant avec le sable environ cent brouettées en tout, et le sable, la chaux et la pierre bien mêlés seront prêts à être employés. Un cadre ou boîte de planches est fait en clouant deux rangées de planches, en dedans et en dehors, à des morceaux de bois (*scantlings*) bien liés pour rendre les dimensions correctes et laissées en dedans des murs.

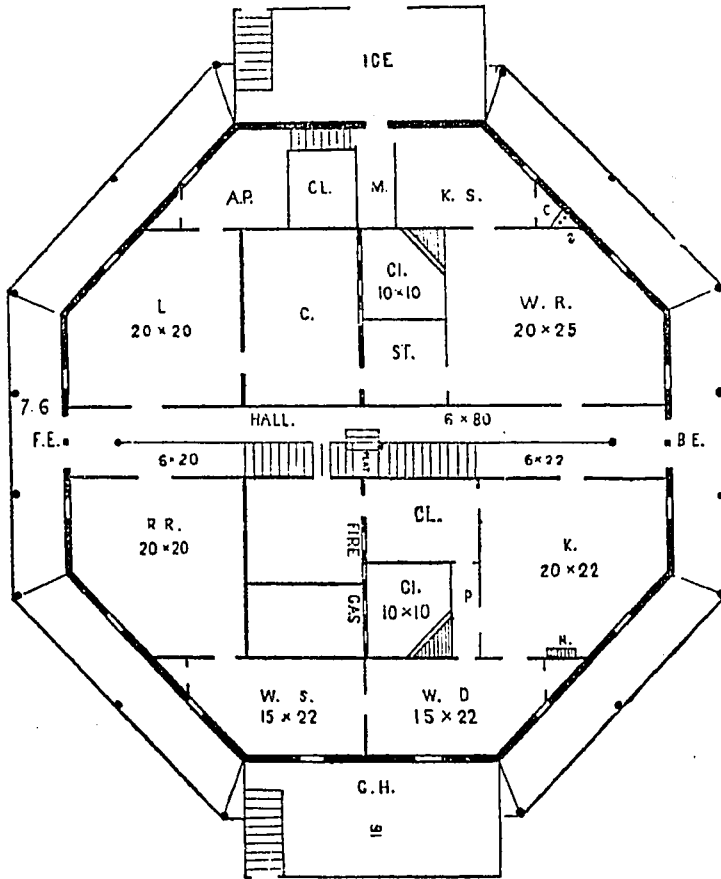
Trois morceaux de bois (*scantlings*) pour un mur de trente-deux pieds suffisent, et deux planches de seize pieds de long suffisent pour les murs extérieurs. Quand le cadre est fait

les matériaux sont jetés dedans avec une pelle et versés avec une brouette, ou un baril monté avec un palan, mu par un cheval. Pour donner aux murs le temps de durcir une seconde rangée de planches est clouée par-dessus, ensuite on arrache les clous, on ôte la boîte d'en bas, et on la cloue plus haut, et en peu de jours les murs supérieurs sont prêts à recevoir le bois des planchers, mais quand ce n'est pas trop pressé il est bon de ne pas aller trop vite pour prévenir la chute des murs encore trop frais. Pour montrer le bas prix et la rapidité avec laquelle on peut lever le corps d'une grande maison, M. Fowler dit qu'il commença à bâtir la maison, dont une gravure est donnée plus bas, un vendredi matin, et qu'il la finit le samedi de la semaine suivante. Il réunit alors la main-d'œuvre, calcula le travail et le temps de chaque, le coût des matériaux, et arriva au résultat suivant, à part des ouvertures, portes, planchers et toit qui coûteront aussi cher que sur une bâtisse de brique ou de pierre :—

Travail ordinaire, 44 jours à		
\$12 par mois.....	\$20	0 0
Travail du charpentier.....	7	0 0
Le maçon pour mettre les seuils		
des ouvertures, arches et		
niveler les murs.....	2	5 0
Chaux, 250 minots, délayée à		
4 cents par minot.....	10	0 0
Bois pour courbes et dessus du		
mur.....	6	0 0
1000 briques pour seuils de		
fenêtres et arches.....	6	5 0
Planches.....	12	0 0
Sable, pierre, clous, cheval de		
travail, planches pour car-		
reaux pour faire le mor-		
tier, etc.....	15	0 0

Total..... \$79 0 0
Donnant \$79, ou moins de £20 courant, pour le coût du corps d'une maison de 256 en circonférence et 25 pieds de haut. Celui qui a bâti cette maison de gravier et de chaux pense aussi que la forme carrée est très inférieure à la forme octogone quant à la construction d'une maison. Il suggère que les formes de la nature sont presque sphériques, et que les fruits, les œufs, les noix, les grains, les graines, etc., sont ronds afin de contenir plus de matière dans une petite enceinte, et comme le cercle contient plus d'espace qu'aucune autre forme, de même l'octogone, qui approche le cercle,

nous voulons conserver, cependant ne penser pour le lait est double, qui laisse entrer l'air frais dans le cabinet, et empêche la poussière de s'y introduire car elle reste sur le premier.



Tout ce qui est nécessaire pour faire K S pour les provisions de cuisine; les- ce plancher, après l'avoir posé, est de qu'elles sont toutes deux garnies de planches. clouer un plancher au-dessous, laissant un Maintenant je soumetts si ceci est un plan espace d'un à deux pouces de large d'un digne d'imitation (à moins qu'il ne puisse côté, et une planche au-dessus de cette fente. être amélioré) dans toute maison dont le pour empêcher la poussière de s'y introduire, propriétaire peut mettre un extra de \$100. alors mettez un autre plancher par-dessus ça ne pourrait coûter plus, et combien vite il celui-là, ayant une autre ouverture sur rembourserait les frais en achetant du l'autre côté du plancher?

M pour le lait; l'air froid passant de en a beaucoup et qu'ils sont à bon marché. l'étage inférieur, d'où s'écoule l'eau par- et en les gardant aus-i bons que si ils étaient dessous le préservateur, les deux ayant des frais jusqu'à ce qu'ils deviennent rares et à tablettes. Un pareil arrangement à C L haut prix, et alors vendre, pour ne rien dire de la luxure d'avoir des fruits, des raisins, et du beurre doux comme en mai, pendant toute l'année, car ils n'éprouvent aucune détério- ration sensible dans le goût. Dans le cabi- net C un angle S a un trou de tuyau, fait de même matière que celle décrite pour faire le mur, à travers lequel passe un bâton de la grosseur du tuyau, moyen peu coûteux de faire des cheminées, aussi bonnes que les meilleures. Une bouilloire est fixée dans la chambre voisine W R, ayant une citerne C J, 10 par 10, on peut la faire plus grande ou plus petite, qui reçoit le surplus de l'eau des citernes au-dessus, et le toit ayant à un coin

trois murs droits, un desquels s'étend du fond au sommet de la citerne, faite de même matière que le mur, ou de la brique, et cimentée de chaque côté, ayant des trous dans le fond. Les deux autres ont un pied à dix-huit pouces de haut, et un pied de chaque côté de l'autre, aussi cimentés, et les espaces entr'eux et le grand mur son remplis de charbon de bois et de gravier grossier, de sorte que l'eau qu'il y a près du mur d'en bas coule à travers ce charbon filtrant par ces trous au fond du grand mur, et alors à travers le charbon et le gravier sur l'autre côté, et ainsi doublement filtrée, fait la meilleure eau à boire qu'il y ait au monde. Observez aussi qu'elle passe dans le cabinet au lait, et empêche beaucoup de la fraîcheur de l'eau de la glace. Si je n'avais jamais eu un aussi bon puits ou source d'eau, j'aurais eu besoin de ces citernes, car l'eau de pluie doublement filtrée est préférable à toute autre eau pour boire et pour fins culinaires. Observez que cette eau a une double filtration dans les citernes ci-dessus, avant d'entrer ici, ou quatre filtres en tout. Et combien il est plus comode de tourner un robinet et tirer de l'eau dans un seau que de la tirer d'un puits, ou d'une citerne sous terre quand vous en avez besoin. Ces remarques s'appliquent à la citerne de l'autre côté, près de la cuisine, K.

Au côté de celle-ci, il y a une autre chambre L, que l'on peut employer, pour mettre des bois de lit, bois de service, barils et telles autres choses que l'on met ordinairement dans les greniers, les outils inclus, avec cet avantage, que c'est à la main et où vous en avez besoin, tandis que c'est incommode d'aller et revenir du grenier. On peut l'employer à toute autre chose, au choix du propriétaire. Peut être celui qui se trouve enfermer, revenant du bal, etc., peut y coucher.

Entr'elle et la chambre à laver, et au bout de la citerne, est une dépense, S T, environ 7 par 10, place pour mettre les provisions, sucre, la melasse, la fleur, le lard, etc. garnie de tablettes et de tiroirs. Un petit cabinet à côté de la chambre pour mettre les pommes d'où part un autre rang de cheminées, complète la moitié nord de ma maison. Il m'importe peu comment ceci conviendra au lecteur, cependant il convient au constructeur et au propriétaire.

Passant par cette entrée nous entrons dans la cuisine, le grand estomac de la maison; ayant un puits dont l'eau est tirée à l'extérieur, et même dans la cuisine, et l'autre côté de cette cuisine est fourni d'eau par la citerne, en tournant un robinet, et un tuyau de plomb qui joint au rang R. Deux dépenses, C L et P, sont jointes à cette cuisine, et une avec la chambre contigue, W D, la chambre à diner des travailleurs.

La cuisine est jointe avec la chambre à diner des travailleurs, 15 par 22, et celle-ci, avec la chambre où ils se tiennent, W S, place assez agréable pour passer les veillées,

et où ils peuvent s'amuser sans aller à l'auberge ou ailleurs.

Un escalier couvert dans l'angle entre la cuisine et la chambre à diner des travailleurs, conduit à une autre escalier au-dessus, et de là dans les étages supérieurs. Ceci complète l'étage inférieur, ou le rez-de-chaussée, qui a huit pieds et demi de haut. Ces escaliers angulaires, érigés sur les angles de la glacière et des serres-chaudes, conduisent de la terre au sommet de la glacière et des serres-chaudes, il y a ici une entrée à la glacière. On y embarque et débarque de

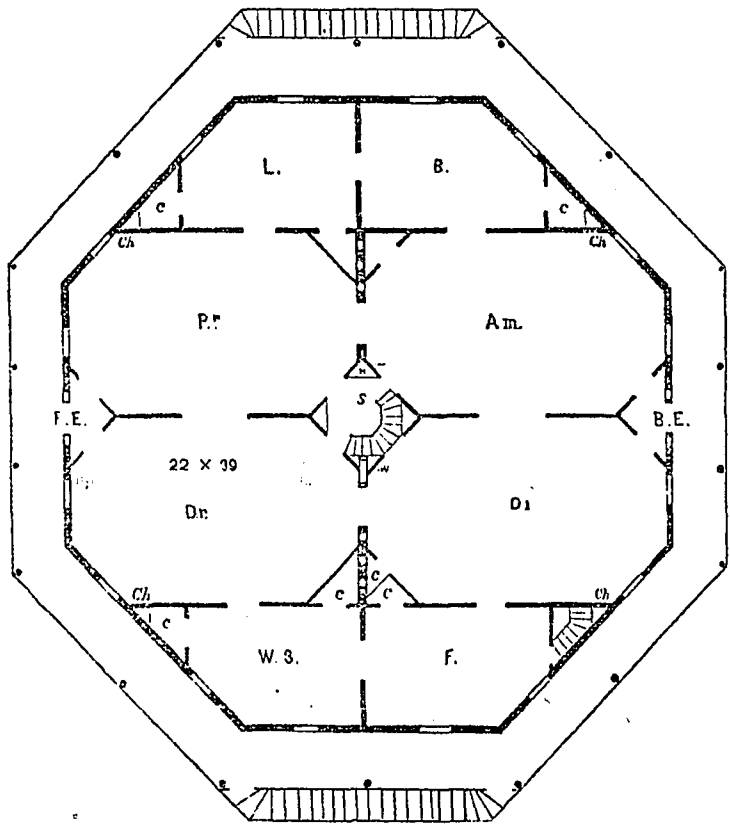
voiture; ceci est la vraie description de cette étage; qui est soumise non seulement aux constructeurs, mais surtout aux femmes et à ceux qui tiennent maison, pour telle approbation ou critique qu'ils jugeront à propos. Nous ne disons pas que ceci ne peut être amélioré, mais nous maintenons que cet arrangement est bien supérieur à aucun précédent. Et remarquez à quelle étendue l'octogone contribue à cette fin. Lecteur, l'octogone contribue à cette fin. Lecteur, ce plan n'est-il pas digne d'une adoption générale?

et toutes très accessibles, et assurant tous les avantages d'une entrée, sans aucun de ces désavantages, qui sont perdus. Si une entrée, les eut divisées seulement la moitié aussi large une assemblée aurait pu être regue comme maintenant, car une entrée intervenante dérange le charme d'un parti; cependant différentes chambres, ouvrant l'une dans l'autre, conservent ce charme, cu l'union de l'assemblée, tandis qu'une entrée intervenante ferait de compagnies. Ceux qui n'ont pas observé ou pen é sur ce point, ne peuvent pas bien apprécier ou reconnaître l'incommodité des entrées. Cependant ces chambres n'ont pas besoin d'entrées, d'abord, parce que l'entrée dans l'étage au-dessous, sert à toute requisition d'un entrée ou d'un vestibule; en second lieu, parce que la situation des escaliers rend l'entrée ou la vestibule sans nécessité; et ensuite, parce que la situation des escaliers rend l'entrée droite, tandis que dans la plupart des grandes maisons, le passage parcourt toute la maison d'un côté à l'autre, et du haut en bas.

Aux teneurs de maisons pratiques nous soumettrons un autre point, la plus grande aise avec laquelle l'ouvrage peut être fait dans des chambres ainsi arrangées, que dans les chambres ordinaires. Par exemple, si vous désirez aller de l'une de ces huit chambres à un étage, en haut ou en bas, dans quelques pas vous vous rendez au passage par lequel vous montez ou descendez; tandis que, si ses entrées et ses étages étaient comme à l'ordinaire, si vous voulez aller de la chambre à diner ou la chambre d'amusement en haut, il vous faut aller d'abord, disons du centre de la chambre vers la porte d'entrée de derrière à une porte dans le vestibule, alors faire le tour d'un angle à gauche, et aller au pied de l'escalier de la porte de devant, et alors faites le tour et revenez, tandis qu'en descendant les escaliers, seulement, peut-être, en tournant à gauche pour revenir vers le front de la maison à une des chambres de devant d'en haut. Mais par cet arrangement deux ou trois pas vous amènent de l'une de ces chambres au pied de l'escalier, et le montant, quelques pas encore vous conduisent à la porte où vous désirez entrer. Aussi, si vous désirez aller de l'une de ces chambres de cet étage à toute autre vous passez justement où vous êtes parti, par le passage, où vous vouliez aller.

Il est maintenant soumis si vous ne pouvez pas aller de chambre en chambre, d'étage en étage, dans cette maison, avec la moitié moins de pas requis pour aller de chambre en chambre, d'étage en étage dans d'autres maisons telles que construites. Observez qu'il y a ici plusieurs chambres, et que l'on passe facilement de l'une à l'autre. Enfin, la centralisation d'un passage n'est-elle pas incomparablement supérieure aux entrées ordinaires?

Au sud, ou le bas côté, il y a deux autres chambres W S et F, la première est très bien située et convient très bien à une anti-

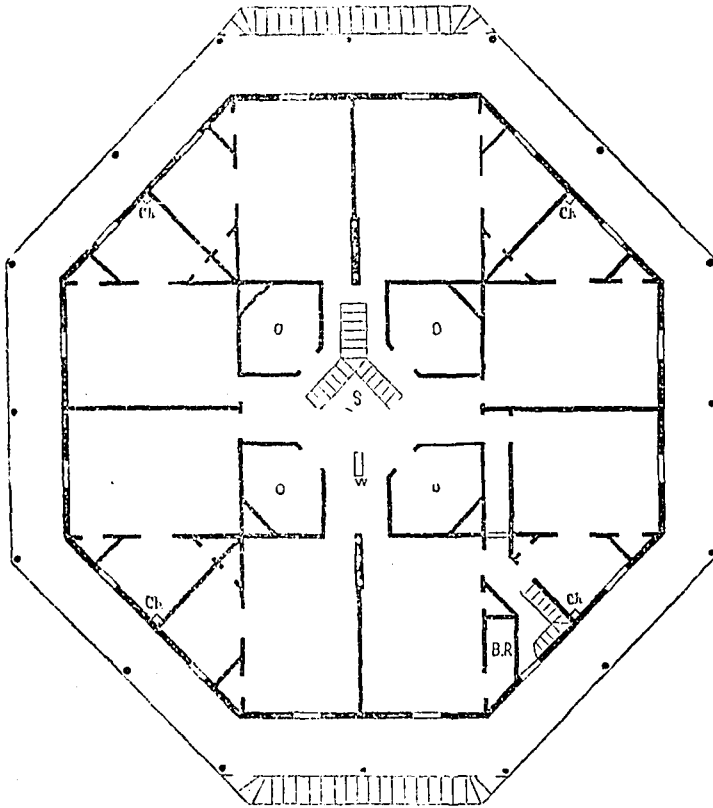


L'Étage Principale ou la Salle.

Ayant décrit la structure et les divisions de l'étage inférieur ou de travail, nous examinerons la salle et l'étage de notre résidence, et nous monterons soit par ces escaliers extérieurs, par la glacière ou par la serre, par les escaliers extérieurs au-dessus du four, ou par l'entrée de la façade inférieure ou les portes de derrière dans le grand passage central, marqué S, qui a 12 pieds carrés, et se trouve octogone en coupant ses coins, qui sont employés, un pour un porte-assiette, marqué W, les deux autres pour la ventilation, le mauvais air passant entre le boir des planchers, aux murs, qui les traversent dans l'étage au-dessus jusqu'à l'étage supérieur, et en dehors jusque sous le toit. Plusieurs angles semblables de cabinets autour de la maison sont aussi employées pour

la ventilation, de sorte que chaque chambre dans la maison est très bien aérée. Cet arrangement nous donne un bon logement avec un vestibule, sans prendre beaucoup de place, ni séparer ces grandes chambres, chacune ayant 22 sur 29, excepté ces coins, C, pris pour l'entrée, le passage, et les cabinets. Chacune de ces chambres est plus grande qu'un étage de toute une maison de 25 sur 23, et contient au-dessus de 700 pieds carrés, ou quelques-unes 75 verges de tapis. Observez s'il vous plaît que les portes aux bouts intérieurs de ces chambres joignent ces quatre chambres, toutes par des portes doubles, si on le désire. L'accès est facile de l'une à l'autre et à toutes, par le passage. Observez aussi, qu'il y a huit grandes chambres, communiquant les unes avec les autres,

chambre d'hiver, et F à une chambre à coucher d'hiver. Observez, qu'il n'y a pas de porte de dehors, de sorte que le froid ne peut pas entrer que par les fenêtres; il y a deux portes entre elle et la porte de dehors.



Telle est la description d'une grande maison octogone bâtie par M. Fowler, à Fishkill, et c'est aussi facile d'en bâtir une petite sur le même plan. M. William de Williamsbourg, N. Y., a bâti une de cette description de 100 pieds en circonférence, à deux étages, avec une galerie tout autour; plâtrée, peinte et complétée, le dehors et le dedans, et convenable pour une demeure, elle coûte £275. Nous espérons voir, des cottages, des maisons de campagne sur le même plan, construites dans le pays pour nous mettre en état d'éprouver son exactitude et son application.

COMTÉ DE TERREBONNE.

L'Exhibition d'Étalons pour le Comté de Terrebonne a eu lieu à St. Rose le 12 avril. Onze chevaux entrèrent en compétition, et ils étaient remarquables par leur belle race et leur noble action. Les prix suivants furent accordés:—

Classe 1ère.—Étalons âgés.— 1er prix, Antoine Payment; 2nd prix, John Morris;

Ceci rend sa température beaucoup plus uniforme que si elle avait une porte de dehors, et située presque au-dessus de la chambre où il y a du feu, on peut la rendre chaude à volonté.

vous lettre jusqu'à ce que je pusse vous donner une réponse satisfaisante, seulement deux des listes des femmes de soldats en Canada, que vous avez eu la bonté d'envoyer, ont prouvé leur viduité.

En référence à celles-ci et autres qui par malheur en pourraient venir là, le Chapelain des Forces avait reçu une lettre avant l'arrivée de votre bienveillante communication, et l'argent fut envoyé.

En référence aux femmes laissées en Canada, j'ai communiqué avec l'Hon. Major Powys, et ils prendra leur état en considération.

Les commissaires ont placé £21,000 dans les assurances du Canada, comme un compliment aux Canadiens pour les donations libérales.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. FISHBURN.

Le Président dit qu'en addition aux £50 voté par le comité à Montréal, pour le support temporaire des femmes et des enfants laissés en Canada par des soldats partis pour la Crimée, le comité dont le l'Hon. Major Powys était Secrétaire, avait remis £100 au Chapelain des Forces pour continuer les paiements aux femmes et aux enfants commencés par le comité de Montréal; et comme la belle somme de £21,000 avait été déposée par les commissaires royaux dans les banques du Canada pour le soutien des veuves et des orphelins restés en Canada, il y aurait un peu plus pour le comité à faire qu'à recevoir et examiner les comptes du Trésorier et décider sur le moyen de remettre le montant soit par l'entremise du Receveur-Général de la Province, ou par un autre canal au Commissaires Royaux.

Le Trésorier (Thos. A. Evans, écr.) présenta les comptes en entier, qui montrèrent un regu total de £905 16 10, y compris les frais d'avertissements eu concert dans le *Herald*, la *Gazette*, le *Transcript*, l'*Advertiser*, l'*Argus*, le *Sun*, le *Pilot*, et la *Minerve*, le *Pays* et *La Patrie*, que leurs nombreux propriétaires ont généreusement offert comme leurs contributions au fonds.

M. Kerry proposa, secondé M. T. D. Hall, que le Président, le Trésorier et le Secrétaire fussent chargés d'envoyer la balance en mains, après le règlement de tous comptes contre le comité, au Receveur-Général de la Province pour être transmise aux Commissaires Royaux en Angleterre; qu'ils communiquassent la transmission de l'argent à la Commission Royale; que des remerciements fussent faits à son honneur le Maire de Montréal, et au Président, au Trésorier et Secrétaire; et que le comité se dissoudre, cette proposition est remportée et l'assemblée s'ajourna.

Nous sommes informés que la Société St. George a envoyé comme contribution des membres, par John Jones, écr., Montréal, le 16 d'avril, £206 courant, et environ £20 encore sont à collecter, qui seront appropriés au secours des femmes et enfants laissés en Canada.

3me prix, S. Blendan; 4me prix, Timothé Lanongan; 5me prix, Cyrille Povia.

Classe 2de.—Poulains au-dessous de 4 ans.— 1er prix, P. Blair; 2nd prix, Narcisse Labelle; 3me prix, Jérémie Gratton; 4me prix, Magloire Holte; 5me prix, Narcisse Bélanger.

LE FONDS PATRIOTIQUE.

Une assemblée du Comité du Concert et du Fonds Patriotique a eu lieu au "St. Lawrence Hall," jeudi. Le Président (Dr. Litchfield) dit que l'assemblée avait été convoquée par le Secrétaire (M. D. Browne), à la requête des membres, pour mettre le comité en état de décider sur le procédé à suivre touchant la disposition des fonds collectés à Montréal, et dans les environs, et pour clore les travaux et les devoirs du comité. Le Président lut la lettre suivante du Secrétaire de la Commission Royale en Angleterre:—

{ Commission Royale du Fonds
Patriotique, 16 (a) St. George
St., Westminster, 3 avril, 55.

A. J. P. Litchfield, écr., M. D., Montréal.
Monsieur.—J'ai différé de répondre à

La Société St. André a remis aux Commissaires Royaux, à Londres, £372 0 14 courant, équivalant à £305 15 2 sterlings. La réception de cette somme a été accusé par les Commissaires. John Armour écér., agit comme Secrétaire.

De grandes sommes ont aussi été envoyées et des environs par l'entremise des banques; mais, comme ces remises n'ont pas été publiées, nous ne pouvons pas en dire le montant.

Les Eglises Presbytériennes jointes à l'Eglise d'Ecosse ont fait les contributions de congrégation suivantes au Fonds Patriotique.

Les listes seront pas closes avant le 9 de juillet. Les collections sont envoyées par Hew Ramsay, écér., Trésorier, Montréal.

Seymour, par le Rév. R. Neill.	£14	0	0
Osnabruck, par le Rév. M. Dobie.	11	0	0
Scarboro?	31	3	0
Mono.	2	15	0
Lachine, par le Rév. M. Simpson.	28	3	0
S. Georgetown, par le Rév. J. M. Muir.	21	0	0
Packenhall, par le Rév. A. Maon.	12	0	0
Nelson et Waterdown, par le Rév. G. Macdonell.	12	10	0
Esquisse, par le Rév. P. Ferguson.	9	15	0
Autres pas par congrégation.	2	15	0
L'Original, par le Rév. A. Bell.	6	5	0
Stephen, par le Rév. J. Thomson.	12	14	4
Beauharnois, par le Rév. M. Haig.	14	17	6
Falcartier, par le Rév. D. Shanks.	6	0	0
Moulins de Dalhousie, par M. Cattenach.	10	15	0
Scott et Uxbridge, par le Rév. M. Chelard.	16	0	0
Saltfleet, par Rév. M. Johnson.	11	5	0
Benbrook, par do.	5	0	0
Belleville, par Rév. M. Walter.	9	1	0
St. Paul, Montréal, par Dr. McGill.	15	10	9
Pickening, par Rév. P. McNaughton.	26	5	0
Ormstown, par Rév. J. Anderson.	2	0	0
Galt, par le Rév. H. Gibson.	18	0	0
Queenston, par Rév. M. Mowat.	2	0	0
Woodwich, par Rév. J. Thom.	7	0	0
Lancaster, par Rév. T. Mcpherson.	40	0	0

ENGRAIS PERDU.

Il y a dans presque chaque voisinage, et manufactures et des ateliers, où des matériaux sont jetés et perdus, qui pourraient être d'un grand avantage à la ferme, et le propriétaire remercierait ceux qui l'en débarrasseraient. Il y a des tanneries, où la moëlle de

cornes, de sabots, les grattures de peaux s'accablent, jusqu'à ce qu'elles infectent ceux qui travaillent: les boucheries où les os, le poil et le sang se mêlent avec la fange; les manufactures d'étoffes où chaque matin les écumes des chaudières que l'on nettoie d'un pouce d'épais, sont envoyées au courant. Ces écumes sont une substance savonneuse, composée du gras animal de la laine unie avec les parties alcalines d'urine employée en nettoyant les étapes, et tout chimiste, aussi bien que le sens commun nous dirait que ces substances sont des engrais précieux. De plus il y a des tonneaux de graisse inutile, ce qu'on retire en nettoyant les cardes, la houe et le moulin à fouler, toujours jetés, et qui pourraient être conservés. La cour et la maison du fermier ne sont pas les plus imprudents dissipateurs de matières pour enrichir les champs du cultivateurs. Les champs du cultivateurs. Les villes et les villages manufacturiers sont de vastes canaux par lesquels la graisse de la terre est emmenée, et si la nature ne veillait pas à sa protection, ces villes deviendraient sous peu de vastes déserts. Pensez aux millions de charges de substances inutiles, soit qu'elles coulent par un système d'égoût dans le bassin, et ainsi conduites à la mer, ou bien charroyées pour remplir les grilles des rues des faubourgs! Toutes ces choses de droit appartiennent à la terre en retour de ce qu'elle donne; et comme tout autre créancier exigeant, elle n'est pas payée, jusqu'à ce qu'elle tombe entièrement et donne des symptômes indubitables de dépérissement.

On ne peut pas remédier à ces choses en un seul jour, mais nous pouvons faire des améliorations, et c'est au fermier à commencer. Son avantage est direct et immédiat; celui du manufacturier et de l'artisan, négligent et éloigné. Nous osons dire que la ferme la plus pauvre dans les limites des états libres, peut, par une judicieuse économie et l'application des engrais, devenir aussi fertile que la meilleure que l'on trouverait dans un voyage d'un jour du lieu où elle est située.—*Rural New Yorker.*

MISSIONNAIRES AGRICOLES DANS LA TERRE SAINTE.

Dans une partie de cette feuille on trouvera une lettre très intéressante d'une personne de la petite bande d'Américains la plus active et la plus intelligente, qui a fondé une mission on Palestine, dont le but est de répandre le christianisme, mais un de ses principaux moyens est l'introduction du système d'agriculture et d'économie dans notre pays. Si aucune démonstration pratique avait besoin de la sagesse de cette méthode d'amener le s hommes à la religion du Christ, elle pourra la trouver jusqu'à un certain point dans le succès de la mission. Chaque jour semble ajouter à la considération pour laquelle ces missionnaires sont tenus par les Mahométans, natifs du pays. Les vieux

préjugés contre les étrangers et les chrétiens sont tellement diminués en leur faveur, que leur entreprise est regardée comme un bienfait pour le pays, et pour la première fois un étranger et un chrétien est entré en possession de la terre sur les plaines de Sharon.

Cette plaine est une des plus belles parties de la Palestine. Les vieux poètes Hébreux réfèrent à ses champs riches et ses pâturages fleuris, sa fertilité serait-elle diminuée par le laps de temps. A présent, elle donne aux Arabes de belles récoltes d'orge où on la cultive, et ses vieux bocages d'oliviers, plantés il y a cent ans, produisent une abondance de fruit. Sa principale ville, près de laquelle est située la mission, est Jaffa, l'ancien Joppa, une des plus belles villes dans toute la Syrie, et anciennement, jusqu'à ce que Hérod eut formé le havre de Césarée, le seul port possédé par les Israélites, cette place a un commerce florissant, c'est la résidence des consuls Américains et Européens, et son site, sur un promontoire couronné par un château et entouré d'arbres de jardins et fruitiers, est dit le plus beau de toutes les villes de la côte Syrienne. La plaine de Sharon produit trois récoltes par année, la première sans irrigation, et les deux autres par l'aide d'eau conduite aux racines des plantes croissantes. Précédemment nous avons expliqué que le but des missionnaires était de fournir aux Juifs de la Palestine, maintenant soutenus par la charité de leurs frères dans différentes parties de l'univers, les moyens de pouvoir fournir à leur entretien, et pour les amener au christianisme. Leur manière de faire des prosélytes est la plus directe et la plus insinuante. Ils sont entre les Juifs et les Arabes, par lesquels les Juifs sont méprisés, maltraités, exclus de l'exercice de l'agriculture, et obligés de vivre dans des ville où ils n'ont aucune occupation; ils protègent cette classe malheureuse, en lui donnant de l'ouvrage et des gages, et ont pour elles une libéralité sans bornes. Si après cela, ils ne sont pas amenés à la foi chrétienne, ce n'est pas la faute de leurs bienfaiteurs. Cependant leurs efforts ont été si heureux en faisant disparaître les préjugés des Arabes contre la race Juive, que la mission a déjà gagné d'être appelée bienfaisante en Angleterre et en Allemagne. En Angleterre deux sociétés ont été formées sur les mêmes bases, une parmi les Juifs et l'autre parmi les chrétiens. La société chrétienne a déjà choisi le site de sa mission dans le voisinage de Césarée, à peu près trente-cinq milles à nord du Jaffa, un monceau de ruines appuyées par les états sur le rivage de la Méditerranée.

Les Allemands, avant de former leur société, envoyèrent un de leurs compatriotes en Palestine, qui resta longtemps à Jaffa, faisant de minutieuses enquêtes sur la mission, observant soigneusement les procédés des missionnaires, et veillant leur succès. A son son retour il fit un rapport qui occasionna la formation d'une association pour les mêmes fins.

Les progrès tardifs des missions, conduites de la manière ordinaire découragea plusieurs personnes bienfaisantes qui auraient été très disposées à contribuer libéralement pour ces missions. Il nous semble qu'en assistant à la mission agricole à Jaffa, ils ne pouvaient pas commettre une erreur.—N. Y. Evening Post.

—:—

UN INSTRUMENT ARATOIRE DE GRANDE VALEUR.

MM. Gales et Seaton,—Permettez moi d'appeler l'attention sur une nouvelle invention par M. J. W. Corey, de l'Indiana, pour laquelle une patente émanera la semaine prochaine. En ce moment, où le monde discute le mérite des carabines de Minie, et les pistolets *revolvers* de Colts, et autres instrumens pour tuer, il n'est pas mal-à-propos de parler des choses appartenantes à l'agriculture, la plus belle occupation de la paix.

La culture de blé-d'inde par la machine a été sujet de nombreuses expériences. Tous les inventeurs intelligents de cette classe ont cherché à construire un instrument aratoire pour faire des sillons et semer trois ou quatre grains de blé-d'inde exactement et souvent comme il plairait à l'opérateur. Celui-ci, comme vous le verrez, en outre qu'il fasse les sillons, a deux effets, il sème la graine, et ne la sème pas à une distance donnée, mais à volonté. Un monsieur très célèbre, qui est maintenant à la tête de l'agriculture dans l'Ohio, n'a pas hésité à dire que l'homme qui avait construit cette machine méritait d'être élevé au premier rang des inventeurs.

Quand il dit cela, il est à supposer qu'il était convaincu que cela était impossible. Le nombre de mauvais succès, l'étude, le temps et l'argent dépensés, et même les talents épuisés de cette entreprise justifiaient presque son impression. Sachant cela, et comme je m'intéresse beaucoup à l'avancement de l'agriculture, je me hâtai de rendre à M. Corey un peu du grand honneur qui lui est dû, et d'appeler l'attention des cultivateurs et des manufacturiers qu'il pouvait être plus substantiellement récompensé. Beaucoup de machines feront les sillons et semeront la graine, deux effets assez faciles à accomplir ; mais le troisième effet, savoir, semer à la volonté de l'opérateur, a été la difficulté. Et ce défaut dans toutes les machines dont on a fait l'essai jusqu'ici, a été la raison pour laquelle elles n'ont pas été généralement adoptées. Ainsi, par quelques-unes la graine est seulement mise dans les sillons dans le champ, de sorte que le labour de travers est impossible ; d'autres sèment à une distance régulière, marquée par le tour d'une roue. Dans ces dernières, la semence est gouvernée, comme il est facile de le comprendre, par la machine elle-même, et non par l'opérateur. Le défaut est palpable. A défaut de quelque chose de mieux, les cultivateurs ont choisi

la manière de semer de leurs ancêtres. Mais la perfection de l'invention de M. Corey, consiste dans l'accomplissement de ceci, savoir, la semence à la volonté de l'opérateur. La simplicité de l'invention est absolument remarquable. Pendant qu'un cheval marche à grands pas avec le semoir le travailleur, la main appuyée sur le manche, dépose les grains, trois ou quatre, ou n'importe quel nombre, par une simple motion de son doigt ; et ça ne fait que peu de différence que le champ soit bien ou mal plan, car partout où le labourer peut faire un sillon il pourra faire usage du semoir de M. Corey.

Comme le public aura bientôt l'occasion d'examiner et d'éprouver la machine à sa pleine satisfaction, il est seulement nécessaire de dire, en forme de description, qu'elle est faite à peu près comme une charrue à renverser ordinaire, et n'est pas plus pesante, et ne coûte pas beaucoup plus. Son importance et sa valeur peuvent être mieux appréciées par un état de ce qu'elle peut faire. Un homme peut faire avec cette machine ce que font ordinairement trois et quatre hommes, il peut sillonner, semer, couvrir et passer le rouleau. Est-ce là tout. En ôtant une petite boîte et renversant le dessus, il a un cultivateur, léger et beau comme aucun qu'il aurait employé. Comparez la vieille manière de semer le blé-d'inde avec celle de cette invention. Rappelez-vous le grand champ, le soleil brûlant et les sillons illimités ; les douzaines de "mains" quelques-unes sillonnant, d'autres semant et une troisième personne agitant la houe. Pensez au temps qu'il faut, le travail et le coût. Alors pensez que vous pouvez obvier à toutes ces choses par une simple machine, un homme qui sillonne, sème et couvre en même temps ; et cela aussi vite qu'un cheval peut marcher. Est-ce que cela peut manquer de faire une révolution ? En vérité, la seule invention peut être estimée par ceux qui comme moi, ont semé du blé-d'inde sous un soleil brûlant, dans un grand champ, en chantant :—

"Auld lang syne."

A la réception de ses lettres, M. Corey ira à Baltimore, Philadelphie et New York, pour préparer du terrain. Les manufacturiers d'instrumens aratoires feront bien de le chercher. Il leur donnera une occasion d'examiner et éprouver en pratique la vertu de son invention.

UN CULTIVATEUR.

Washington, 3 mars, 1855.

—:—

EXTRAITS DE LA NORMANDIE.

Un correspondant écrit quelques amusants détails d'Etratat. Les cuves dont il est parlé dans les derniers paragraphes sont dignes de l'attention des dames :—

N'étant pas nés sur les bords de la mer, et n'ayant ainsi aucune crainte superstitieuse du vendredi, mon hôte et son fils Frank,

m'accompagnèrent ce jour-là à Etratat ; c'est un village de pêche, où il y a des bains renommés, à peu près vingt milles au nord-est du Havre, sur la côte française de la Manche. C'était une vieille colonie romaine ; cette ancienne ville est aujourd'hui, croit-on, couverte par la mer. On rapporte que le terrain était bien bas, et que l'océan détruisit insensiblement les ruines de ses bâtisses. Les anciennes ruines romaines à St. Adresse furent aussi, dit-on, détruites par l'eau. Il y a un chemin romain qui conduit d'Etratat à Lillebonne, dans lequel on trouve à présent très souvent des excavations ; surtout si l'on creuse une cave, un puits ou que l'on fasse des trous pour les lisses.

Etratat est au bout d'une vallée étroite, mais fertile et très peuplée, qui s'étend dans l'intérieur. Il est situé dans une ouverture sur une élévation qui se continue et a plusieurs milles ; ce qui favorise la pêche sur une grande partie du pays. Les pêcheurs d'Etratat, hommes et femmes, sont renommés dans toute cette partie de la France. Les femmes font l'ouvrage de la maison. Leurs bras musculeux se saisissent de la barque de pêche au moment où elle va près des écueils et l'empêchent de s'y briser. Alors elles comptent, assortissent et déchargent leur pêche ; pendant que leurs seigneurs vont aux cabarets, ou se livrent au repos. Elles sont jusqu'à un certain point les commis, que je considère comme un trait de leur police ; la délicatesse de leur caractère doit être la cause qui les fait agir ainsi.

Etratat n'est pas un hâre ; cependant c'était un des projets favoris de Napoléon d'en faire un artificiellement. Le plan, l'estimation des dépenses étaient tous complets, au moment où il mourut. Le grand guerrier voulait qu'il y eût plus de ports de mer, tête à tête avec ceux de l'Angleterre.

Les rochers de la mer s'étendant à plusieurs milles de chaque côté de cette ouverture, sont très remarquables, pour leur hauteur et leur beauté. En hauteur ils varient de cent à deux cents pieds ; généralement ils sont perpendiculaires à la mer, quelques fois penchants, et d'autres fois ils sont saillants. Ils semblent être composés de couches alternatives de chaux et de caillou ; les couches de chaux étant de dix à douze pouces d'épaisseur, et les couches de caillou de quatre à six pieds. L'uniformité de ces couches consécutives est très étonnante ; elles sont entièrement distinctes, et parfaitement horizontales. Qui les y a mis, ou entassés de cette manière ? Qui ou quoi a séparé la craie et le caillou si parfaitement l'un de l'autre, et les a placés l'un sur l'autre, de cette manière, comme une pile voltaïque, s'élevant à cent pieds dans l'air ? Qui peut lire l'écriture sur le mur de la côte française. La mer s'est répandue aisément sur ces lieux et a emporté des arches d'une hauteur et d'une grandeur énormes. La mer étant à son reflux, je m'avantai sur les rochers, et eu sautant par-dessus plusieurs crevasses, et gravissant les barrières de roche, j'entra

dans ces crevasses de la mer, ce qui me fit conclure sur le monde extérieur et me donna une juste idée des eaux. Quels voleurs, pirates, ou bandits ont pu avoir rendez-vous ici un jour? Comme la rage du vieil océan doit se faire sentir ici quand elle est favorisée par une tempête d'hiver.

Quelques verges plus loin me conduisirent sous une de ces arches gigantesques. Il y avait des masses de pierre au-dessus de moi, qui pouvaient s'écraser dans un jour ou même dans une heure, je n'étais pas en sûreté; un morceau gros comme un œuf de poule qui serait tombé de cette hauteur était assez pour me briser. Jetant alors un regard sur l'architecture de ces titans maritimes, je me retirai. Un peu plus loin, où l'on ne pourrait aller qu'en voiture d'eau, il y avait de longues et hautes piles de roc, faisant jadis partie de la terre ferme, mais maintenant entièrement détachées, formant de beaux spécimens d'aiguilles; tel que l'on en voit entre l'Isle de Wight et la côte de l'Angleterre.

Il est bien aisé d'aller sur ces rochers, et malgré l'ardeur du soleil du midi, je montai dessus, et j'eus une des plus belles vues imaginables de la mer. J'arrachai un brin de belle herbe tremblante; qui, je m'appergus, tremble encore; j'en suis quelque fois étonné, la voyant en sûreté et loin de ces lieux venteux. Quant à moi, je tremblais pour les vaches, qui y paissent; de peur que, avides de la verdure de ces sommets, ou animées par le coulage, quelques-unes d'elles n'allasent trop près, et ne s'y précipitassent. De plus, Frank était un jeune homme téméraire et hardi; et le perdant de vue une fois, au milieu de ces masses irrégulières, je craignais qu'il y fut tombé. Mais je l'appelai et il répondit. Sa mère avait fait halte, à l'ombre de son parasol, plus bas que ce lieu de verdure. J'ai encore deux spécimens de boutons de bachelier, qu'elle avait ramassés; cependant je ne les ai pas sur mon habit.

Le rivage à Étratat, entre la ligne d'eau haute et basse, est un vrai lit de cailloux ronds, grands et unis, duquel, lorsque la mer est basse, sort une grande abondance d'eau claire, fraîche et très délicate au goût, et qui est de grand service pour les gens des villes pour leurs lavages. Quand la marée est à peu près à moitié refluee, la chambre de lavage graveleuse est de suite occupée par une armée de femmes, avec leurs paquets et leurs paniers de linges sales. Alors on fait des cuves sur la place, en faisant un trou dans les roches avec une pelle, qui se remplit aussitôt d'eau claire et fraîche, aussi on faisant couler l'eau sale qui se trouve dessus, et prenant de l'eau claire au fond, c'est un avantage, je crois, pour ces blanchisseuses, sur celles de toute la terre. De plus, ce plancher de roches étant toujours net, et le temps étant toujours beau, le linge est lavé, étendu, séché et ramassé bien avant le retour de l'eau salée. Madame B—— dit qu'elle serait contente de voir un tel établissement de lavage dans sa propre

maison. Mais comme Frank a subtilement remarqué que ces tuves n'avaient pas de fond, nous concluons qu'il ne serait pas de son avantage d'essayer à les emporter d'Étratat. H.

—:—

GUANO SUR LES PRAIRIES.

Désirant le printemps dernier améliorer mes prairies, sans détériorer le gazon et détruire la semence, je répandit du guano péruvien et j'en eus des résultats très avantageux. Un morceau de terre en prairie était auprès de ma maison. Un espace de plusieurs acres entourant ma demeure, trop couvert d'arbres et d'arbrisseaux pour être labouré avec avantage. Le sol ici est sec et graveleux, cependant il y a assez de terre grasse et il est naturellement fertile. Cette pièce a été en prairie depuis douze ou treize ans ou même plus sans avoir été engraisée. Sur ce lot d'à peu près six acres, je répandis environ 175lbs. de guano par acre. Craignant faire tort à l'herbe, si je le mettais dans toute sa force, je fis un compost de deux tiers de terre grasse dans un de guano. Je suis parfaitement convaincu que cela n'était pas nécessaire, quant au tort que ça pouvait faire à l'herbe, cependant cela donnait un avantage dans la distribution du guano sur la terre. Quand cet engrais vient directement en contact avec le germe délicat d'une plante quand il sort de la graine, il est sans doute trop stimulant. Telle parait être l'expérience générale des cultivateurs des produits plus tendres du jardin, mais l'herbage ordinaire des champs ne souffre aucun dommage du contact avec le guano.

Le guano fut répandu au milieu de mars: deux espaces, un au nord et l'autre au sud de ma maison furent laissés sans cet engrais. Au milieu d'avril, l'effet était très perceptible, et les parties engraisées et non-engraisées pouvaient être distinguées facilement même à une distance. La croissance supérieure et l'abondance de la récolte engraisée se maintinrent jusqu'au temps d'être fauchée. Je n'avais aucun moyen de comparer la quantité de fourrage coupé dans ce temps-là avec ce que j'avais eu les années précédentes, comme c'était mon premier été sur la place, mais les hommes qui fauchèrent pour moi, et qui avaient travaillé plusieurs années pour l'ex-proprétaire, dirent que c'était la meilleure récolte qu'ils avaient vue sur ce terrain. Je n'étais pas capable non plus de découvrir si le guano était efficace en promouvant la croissance du regain, vu qu'une grande sécheresse était venue aussitôt après la récolte de foin, et avait entièrement retardé la croissance de l'herbe jusqu'à l'automne. A ce temps la récolte était abondante et belle, sans cependant être extraordinaire.

Je semai de la même manière, à peu près deux acres de pâturage, mettant autour de 230lbs. par acre. La végétation y fut très belle, et fut sans doute améliorée par l'application. Elle se maintint très bien pen-

dant la sécheresse. Ce terrain était bas, humide, et argileux. Quand on peut avoir le guano pour \$50 à \$55 le tonneau, et que le prix du foin est de \$15 à \$20, à défaut d'autre engrais, il conviendrait très bien. C'est un engrais convenable et utile pour améliorer les plaines et l'herbe sur les terres, ou pour différentes raisons il n'est pas désirable d'introduire la charrue. Il répondit à mon désir sous ce rapport l'an dernier.

J'ai employé du guano l'an dernier pour le blé-d'inde, l'avoine et les patates, mais il n'y eut aucun résultat extraordinaire visible, ce que j'attribuai à la sécheresse inaccoutumée de la saison, qui empêcha la récolte de croître. Je dois dire que la récolte promettait d'être bien belle au commencement de l'été, et il n'y a aucun doute qu'elle serait parvenue à ce à quoi on s'attendait, si cela ne lui était pas arrivé. J'ai été suffisamment satisfait de l'application de cet engrais sur les prairies, pour me déterminer à l'essayer sur deux autres champs la saison prochaine.—H. L. YOUNG, Poughkeepsie. —County Gentleman.

—:—

ENGRAIS POUR LES PATATES.

Le County Gentleman d'Albany recommande le fumier de cochon comme le meilleur qui puisse être employé pour les patates, et sollicite d'en faire l'épreuve de préférence à toute autre espèce. Mais plusieurs des vieux cultivateurs du comté de Plymouth ont longtemps entretenu l'opinion que tout le fumier de cochon devrait être employé pour le blé-d'inde, et que les patates ne pouvaient pas réussir avec cet engrais.

Les cultivateurs peuvent très aisément décider pour eux-mêmes; cependant une simple épreuve pourrait ne pas être suffisante. Nous sommes portés à croire que les plantes, en général, ne sont pas aussi critiques dans telles matières que le sont les écrivains. Nous entendons beaucoup sur l'adaptation de certains engrais à certaines sortes de plantes, et le sujet sert à amuser les écrivains qui n'ont rien de mieux pour remplir une feuille, mais dans les champs nous ne pouvons pas distinguer les lignes aussi bien qu'on pourrait le faire sur le papier.

Nous avons trouvé que les excréments de tous les animaux sont des engrais puissants, et qu'en les mêlant avec une autre matière pas riche en elle-même, c'est le meilleur moyen de s'assurer les vertus d'un tas de fumier. Nous n'avons pas besoin de craindre l'exposition au temps pour un temps limité, quand le tas est augmenté deux ou trois fois par le moyen de tourbe, terre grasse, tourbe vaseuse, et presque toute substance qui absorbera la matière liquide et se mêlera à l'ingrédient principale.

Mais il y a une telle différence dans les engrais qu'il faut un grand soin dans leur application. Le fumier de cheval à l'étable est plus chaud que celui des bêtes à cornes, et doit être employé sur les terres les plus froides. Le fumier de poule, aussi, est

également chaud, il ne doit pas être employé sur les terres les plus chaudes.

La cendre, étant sèche et absorbante, est un bon engrais pour les terres grasses sèches et sablonneuses, aussi, pour les prairies tourbeuses. Mais elle ne convient pas aux terres grasses pesantes et argileuses, parceque leur opération mécanique est de rendre le sol plus compacte et plus en état de retenir l'humidité.

Mais les plantes de toutes sortes croîtront mieux avec aucun de ces engrais, et c'est heureux pour le cultivateur qu'il puisse les employer sans se consulter avec le savant qui cherche à connaître la raison pour laquelle les champs sont rendus plus productifs par l'application de la matière sale de la cour des bêtes à cornes et du toit à cochons. —*Laboureur du Mass.*

—:o:—

POMMES POUR LES ANIMAUX.

Nous avons une mine de richesses rarement ouverte dans les fruits et la culture des fruits. La culture des pommes, particulièrement, prouvera encore qu'elle est le point le plus fort de la culture américaine. Les pommes sont à l'Amérique ce que les légumes sont à la Grande Bretagne! Nos saisons sèches sont très préjudiciables à la culture des légumes, permettent une belle production de fruits. J'ai vu des états qui feront voir que nos bonnes variétés de pommes sont supérieures aux navets dans leurs qualités nutritives, et valent les patates et autres racines communes. Quand je commençai à élever des veaux de Durham, je les nourrissais avec la quantité ordinaire de lait, et j'ajoutai au bout de quelques temps, une quantité modérée de pommes, ce que je continuai pendant l'hiver. Dans le printemps, un acheteur de bêtes à cornes de grande pratique, déclara mes veaux les meilleurs qu'il avait vus. Ce qui était dû aux pommes.

Quoique j'eusse peut-être un des plus grands vergers de la ville, je plantai 1000 arbres de plus, et aussitôt que je pourrai le faire j'en planterai une fois autant. Si les pommes se vendent trente sous le minot, elles sont plus profitables pour le marché qu'aucune chose que je cultive, et si elles ne se vendent pas autant, elles donnent la meilleure nourriture pour l'homme et pour la bête que nous puissions avoir par aucun autre moyen. Je n'ai pas trouver d'animaux domestiques qui n'en mangent pas, et si j'en trouvais un je ne le garderais pas une heure.

Il faut une nourriture succulente à tous les animaux, et les pommes dans ce pays sont justement pour cette nécessité.

(Adresse de M. Brooks à la Société d'Agriculture de Wyening.)

—:o:—

SUGGESTIONS SUR LA MANIERE DE GREFFER.

On écrit beaucoup dans chaque journal d'horticulture sur la manière de greffer, et

chaque traité sur les fruits donne toutes les informations désirées, et est illustré de plusieurs gravures. Cependant il existe une ignorance pitoyable parmi les cultivateurs et plusieurs fruitiers sur le sujet.

Ce n'est pas notre attention de donner le mode d'opération, mais de dire quand elle doit être faite, et ce qui convient à chaque espèce. Tout ouvrage sur l'horticulture peut instruire assez un novice qui a un peu d'habileté et qui est soigneux, pour qu'il puisse greffer avec succès.

La première chose que l'on doit faire est d'avoir des greffes de ces sortes désirées; on peut les couper des arbres rapportants, ou de jeunes plantes, si elles sont vraies, entre lesquelles il ne peut pas y avoir de choix, seulement que les greffes soient bien mûres. Elles peuvent être coupées en mars ou avril, ou aussitôt que les bourgeons commencent à sortir, indiquant l'approche du printemps. Elles peuvent être gardées jusqu'à ce qu'on ait besoin, dans une cave fraîche, enterrées en partie dans le sable.

Il n'y a que deux manières pratiquées de greffer, savoir, la greffe de tiges, et la greffe du fouet ou langue. L'information est adoptée pour les gros arbres, quand la tige a plus de trois quarts de pouce de diamètre. Le dernier n'est applicable qu'aux jeunes plantes, et aux petits arbres. La tige et le rejeton doivent être à peu près de la même grosseur, afin que la coupe puisse s'unir de chaque côté; mais c'est aussi bien que l'un point d'union ne soit que d'un côté, quand une tige, qui a deux ou même trois fois le diamètre de la greffe, peut être travaillée de cette manière.

La saison pour greffer est en mars et avril, et dans quelques lieux on peut différer jusqu'en mai. Cependant, comme règle générale, on doit le faire aussitôt que les bourgeons commencent à sortir, et plusieurs jours avant qu'ils ne se développent. Le cerisier est un des premiers arbres qui commencent à montrer l'approche du printemps, c'est pourquoi on doit le greffer le premier, ensuite les prunes, les poires et les pommes.

Quand les greffes ont été tenues fraîches et en bonne condition, nous avons eu de bon succès, résultant d'avoir greffé les arbres pendant qu'ils étaient en feuilles ou fleuris. On peut réussir quelquefois avec des plantes qui croissent facilement, tels que les pommes et les poires, et souvent avec les prunes, mais jamais avec les cerises. La composition pour greffer et à peu près la même quantité de cire d'abeilles et de suif, et une double quantité de résine, dans laquelle, lorsque le tout est fondu, vous trempez des bandes étroites de coton ou d'indienne.

Comme une règle générale les tiges doivent être greffées sur leur propre espèce, comme les pommes sur les pommes, les poires sur les poires, à moins que l'on ait quelque but spécial. Toute expérience en greffant le poirier sur le pommier, le frêne, sur le coignassier orange; qui pousse si bien

dans nos jardins, manquera, ne recompensant aucunement les peines du cultivateur. L'abricotier sur le prunier est une exception, qui cependant ne peut pas être greffé avec succès, à moins que l'on attache un morceau de vieux bois, de trois quarts de pouce, à la tige.

—:o:—

AGE PROPRE AU COCHON POUR FAIRE DU LARD.

MM. les Editeurs, — Plusieurs fermiers en élevant et en engraisant le cochon, ont pour habitude d'hiver des cochons du printemps, afin d'avoir quelque chose à engraisser l'automne suivant. Je pense que c'est un moyen très dispendieux d'obtenir du lard, parceque nous rencontrons rarement que des cochons de dix-huit mois pesent plus que deux ou trois cent livres chaque; montant qui doit être fait à l'âge de neuf ou dix mois. J'ai vu un cochon à l'âge de dix mois peser plus de trois cents vingt livres. Par ce moyen nous sauvons la moitié du temps, dans lequel est compris six mois ou plus de temps vigoureux qui demande beaucoup de nourriture pour les faire profiter.

Quelques-uns diront que cela leur coûte peu de chose pour hiverner leurs cochons. Je répondrai que c'est une erreur, que s'il leur a été donné quelque chose en nourriture, il n'en est pas moins vraie que cela a été dispendieux, car ils ont mangé tout l'herbe le long du chemin, dans la cour autour de la maison et de la grange, et tout la racine du trèfle du pâturage où ils ont pu s'introduire.

Quand les cochons sont assez vieux pour être sevrés soignez les avec une bonne nourriture jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de 9 à 10 mois; par ce moyen leur propriétaire profitera de la bonne saison d'été, et s'il a une bonne race de cochons, et qu'ils les soigne bien ils peseront de 250 à 300lbs, à l'âge ci-dessus. La truie peut être gardée à manger les rebuts de la cuisine, si le chien du cultivateur n'est pas trop gros, et elle ne doit pas être trop bien nourrie durant l'hiver. Ceci peut être fait, car je l'ai essayé.

J. SIBLEY.

Wilson, N. Y., 1 mars, 1855.

—:o:—

UNE EXCELLENTE VACHE.

A notre demande, notre voisin, M. Obed Winter, nous a donné un état du produit de sa belle vache, née dans ce pays, qui remporta le premier prix à l'Exposition de Bêtes à Cornes de la Société d'Agriculture de Middlesex du Sud, en septembre, 1854.

On verra que cette vache n'a généralement pas eu de grain, et il ne paraît pas que sa tenue ait coûté plus chère que celle de plusieurs de nos vaches.

Mais M. W. a toujours veillé lui-même à la manière dont elle était nourrie et traité. Ceci donne toujours un très grand profit au propriétaire d'une vache. Un traitement doux et bon est de la plus grande importance pour faire donner à une vache tout son lait;

la nourriture et l'eau données régulièrement au propriétaire à réaliser tout le produit d'une vache de laiterie.

Ce qui suit est l'état de M. Winter:—

Framingham, 12 fév., 1855.

M. l'Éditeur,—J'achetai la vache que j'ai maintenant d'un troupeau, à l'âge de 2 ans. Elle en a à présent à peu près neuf. Elle vêla le 10 de mars dernier. Son veau ne prit à peu près que la moitié de son lait, et fut vendu pour la boucherie.

La première semaine en juin elle donna 129½ pintes de lait; moyenne 18 pintes par jour. La moitié du lait fut vendue et employée; l'autre moitié donna 8½ livres de beurre, faisant 16½ livres par semaine. La pesanteur moyenne du lait était de 47 livres par jour.

La première semaine en septembre elle donna 91 pintes; moyenne 13 pintes par jour. La moitié du lait fit 6½ livres de beurre, faisant 13 livres par semaine. Le lait employé pour le beurre était de même quantité de lait du soir et de lait du matin. 7½ pintes de son lait, moyenne, pendant la saison, fit une livre de beurre. Elle n'eut aucune nourriture extra pendant l'été, excepté la première semaine de juin, je lui donnai une pinte de farine d'avoine par jour.

Elle donna quelques jours en juin 20 pintes. Elle doit vêler le 20 mars prochain.

La quantité moyenne de lait qu'elle donna en mai, fut de 16 pintes par jour. En juin, 18 pintes par jour. Juillet, 16 pintes par jour. Août, 14 pintes par jour. Septembre, 13 pintes par jour. Octobre, 11 pintes par jour. Novembre, 8 pintes par jour. Décembre, 7 pintes par jour. Janvier, 5½ pts. par jour.

Le nombre total de pintes de lait qu'elle a donné depuis le 10 mars au 10 février, est de 3,650. J'ai vendu son lait 5 sous la pinte. 3,650 pintes de lait à 5 sous, font \$146. Le veau se vendit \$10, faisant \$156.

—:—

LES ARBRES ET LEUR PLANTATION.

La saison approche pour la plantation des arbres qui jetent de l'ombrage et autres. Le sujet est très important. Les colons de la Nouvelle Angleterre font usage de leurs haches trop librement. S'ils avaient eu ce petit poème, "Bûcheron Épargne cet Arbre," ç'aurait été mieux pour eux et leur postérité.

Jadis les îles du port de Boston étaient couvertes d'arbres, et fournissaient beaucoup de bois aux habitants de Boston. Combien mieux e'ent été si quelques-unes de ces îles couvertes d'arbres eussent été laissées pour donner maintenant leur ombre agréable. Combien ces îles paraissent nues maintenant pendant l'été par le défaut de quelques arbres sur chacune d'elles, ça paierait bien la ville de planter un rang ou deux d'arbres sur chaque île. La terre surpasserait de beaucoup en valeur, ce à quoi se monteraient les dépenses. En outre, quel plaisir

auraient les personnes qui visiteraient ces îles, et les voyageurs par eau pendant plusieurs mois de l'année. La moitié de la beauté de plusieurs villes de cette république doit être attribuée à leurs arbres.

Prenez la ville de Northfield ou plutôt le village, et en ôtant les arbres de cette rue agréable et belle, combien son attraction serait diminuée. Comment ces arbres ont-ils été garantis? Le monsieur demeure à présent à Boston, et n'est pas très âgé, qui commença à planter ces centaines d'arbres qui jettent de l'ombre, (deux rangs d'érables et d'ormes de chaque côté de la rue, un mille ou plus,) et quel plaisir doit-il y avoir à s'asseoir à l'ombre des arbres qu'il a eu la prévoyance de planter. Combien de milliers de personnes se réjouissent de l'ombre agréable et de la vue de ces arbres par année. Quels plaisirs sont aussi peu coûteux, aussi innocents, et réjouissent autant un des meilleurs dons de Dieu, les arbres.

Ce qui est vrai pour Northfield est, peut être plus vrai pour Framingham, particulièrement le centre de la ville. Combien ce village perdrait de sa beauté, s'il était privé de ses érables et de ses ormes pour l'été, et de ses différentes verdure, pour donner de la variété et de la beauté au long et sombre hiver. Les arbres de New Haven, Conn., ont, après son collège, donné la célébrité à cette ville, en Angleterre et à l'étranger. Ses ormes beaux et entrelacés sont renommés partout le monde. En effet, elle est souvent "Ville des Ormes."

Ce qui a été dit des villes ci-dessus est généralement vrai pour Concord, N. H. Personne ne dans cette ville, ou qui y a passé des jours de vacance, se souviendra d'aucune chose plus longtemps, à moins que ça ne soit le vieux site de sa demeure et ses habitants, que des ormes gros et touffus sur la rue "Main."

Nous conseillerons nos nombreux lecteurs de planter des arbres touffus pendant les mois prochains. A Chelsea, Boston Est, et autres places, il y a des associations pour la plantation des arbres dont le but est de promouvoir la plantation d'arbres ombrageants sur toutes leurs rues. Pourquoi n'y aurait-il pas une telle société dans chaque ville, jusqu'à ce qu'on ait embelli les rues de ces vrais ornements de la nature.

Nous sollicitons la formation de sociétés, parce qu'une entreprise de ce genre peut être faite par des efforts unis tandis qu'elle ne se ferait pas par des individus

Ceux qui se sentent poussés à cette belle œuvre n'ont pas besoin d'attendre des sociétés. Chacun peut agir pour lui-même sur le principe de faire du bien à cette génération et aux futures. Le monsieur qui a planté ces 2000 arbres il y a sept ans, est près de nous, sur le chemin public ou les chemins qui y aboutissent. Il est tout à fait étonnant que ces propriétaires de maison de campagne n'ombragent pas leurs demeures de ces nobles arbres, depuis que plusieurs érables, ormes et autres arbres ombrageants

de bonne grosseur, donneraient à l'héritage une valeur de plusieurs cents piastres de plus pour tout acheteur intelligent. Plantez des arbres autour de vos maisons, et sur les chemins publics. S'il y a quelqu'un qui ne puisse rien faire de mieux il peut planter un arbre. F.—Mass. Ploughman.

—:—

LE Puits ARTISIEN DE GRENELLE.

Un correspondant de Paris sur le *Newark Advertiser*, rapporte quelques faits intéressants touchant le puits artisien de Grenelle. Il fut commencé en 1834, et terminé, après plusieurs interruptions, vers l'année 1841. Il est creusé au centre de la cour de l'Abattoir, il va à 1,700 pieds (un huitième de mille) dans le sein de la terre, et la colonne d'eau de neuf pouces de diamètre, vient par un tuyau de cuivre et s'élève à 112 pieds au-dessus de la surface. De cette élévation elle descend par le moyen d'un autre tube dans la terre, et est conduite au réservoir du Panthéon, et de la est distribuée pour l'usage des habitants. La température de l'eau est d'environ 80° Fahrenheit. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce puits est que les faits développés par lui, étant le plus creux que l'on ait fait, a servi à rejeter la vieille doctrine que de tels puits étaient de purs exemples d'un jet d'eau ayant sa source sur quelque montagne ou élévation, passant sous la terre et sortant par l'issue jusqu'à la hauteur de sa source. La force qui conduit une colonne d'eau jusqu'à la hauteur de 1,800 pieds, et avec une telle rapidité pour donner 3,400,000 gallons en vingt-quatre heures; la force qui se montre variable, quelquefois très tranquille, et d'autres fois presque affreuse dans sa violence, la fait présumer volcanique, et résulter de l'expansion qui se fait dans le sein de la terre, et être de fait une sorte d'explosion d'une valve artificielle dans l'immense bouilloire sur la surface de laquelle nous vivons. Quand le puits fut ouvert d'abord, et avant que l'eau ait été envoyée à sa hauteur actuelle, il venait beaucoup de boue dessus, mais maintenant la hauteur de la colonne la clarifie. Il est évident que la tarière a percé à travers le roc jusqu'à l'intérieur, la masse centrale de la terre.

—:—

LA RÉCOLTE DE BLÉ DANS L'OUEST.

Nous apprenons d'un monsieur qui a beaucoup voyagé dans les états du nord-ouest durant les six semaines dernières, que la perspective de la récolte de blé n'a jamais été meilleure. Dans l'Iowa on en a semé une grande quantité, mais l'émigration est si grande à cet état, et il s'est tellement rempli dans la dernière saison, qu'une grande partie du surplus sera requis pour ces nouveaux habitants et pour le Kansas et le Nebraska. Dans l'Illinois, il paraît que la récolte n'a jamais eu meilleure apparence. Le haut prix des quelques dernières années, la presque certitude qu'il y aura qu'une

faible baisse cette année ont incité les cultivateurs à semer beaucoup plus qu'à l'ordinaire. On peut dire la même chose du Wisconsin. Il y a apparence là que l'abondante récolte de l'année dernière sera succédée par une récolte également bonne. Nous avons aussi eu de bons rapports de l'Indiana et du Michigan. Enfin s'il n'arrive aucun événement fâcheux d'ici à la moisson, le nord-ouest, qui est de fait le grenier de l'Union, rapportera un surplus qui réjouira le cœur de ce qui manque de nourriture dans nos villes de l'Est.

Il y aura en conséquence des hommes engagés dans la construction des chemins de fer dans l'ouest pendant la présente saison, toutes les grandes lignes étant presque complètes. Ceci réduira la consommation de ceux qui ne cultivent pas et causera une plus grande somme de travail à l'agriculture, ainsi augmentation de notre subside par l'opération de deux causes. Ainsi nos amis de l'Est peuvent s'attendre à une chute d'affaires actives et une entière subvention de pain, à moins que la nielle, ou la rouille, ou autre agent destructeur, ne détruisent la belle apparence du présent.—*Chicago Tribune.*

—:o:—

Trèfle Rouge.—Il paraît être généralement admis que le trèfle fait mieux semé de bonne heure le printemps sur le jeune blé. Chaque cultivateur devrait lui-même faire croître sa graine de trèfle, et la semer sans épargne. Au moins un quart de terre cultivable sur une terre à blé devrait être chaque année semé en trèfle. Il réussit bien, si la terre est nette, semé avec de l'orge. Nous connaissons des cultivateurs pratiques intelligents dans l'ouest de New York, qui sement du trèfle avec de l'orge, même quand ils se proposent de semer du blé après dans la même année. La paille d'orge, étant mêlée avec un peu de trèfle, est mangée de meilleur cœur par les bêtes à cornes; en même temps les racines du trèfle, ainsi qu'un peu d'herbage, fournissent l'ammouciac pour la récolte du blé. Nous ne voulons pas dire que cette pratique paiera dans tous les cas; mais nous voulons que la production moyenne du blé, il en est ainsi des autres choses, sera généralement en proportion au montant du trèfle cru et sur lequel on aura labouré ou qu'on aura consommé sur la ferme. Le trèfle rouge est bien adapté à notre climat. Quand il est bien préparé, il fait un très bon fourrage pour les chevaux; et comme les pois et les fèves, quoiqu'ils appauvrissent un peu le sol, ils fournissent un engrais riche en ammouciac. Nous considérons que douze livres de graine par acre ne sont pas trop. Ayez soin de ne pas trop couvrir la graine. En général nous enterrons trop les petites graines. Moins on l'enterre, mieux c'est, de sorte que la lumière soit exclue et qu'une humidité suffisante soit obtenue. Un ou deux minots de plâtre par acre semé avec le trèfle, sera très avantageux;

et la pensée que cela rend la paille du blé trop grasse, ou retarde sa maturité est, nous croyons mal fondée en fait. Il est certain que quelques-uns des meilleurs cultivateurs de blé dans le pays ont l'habitude de semer du plâtre sur leurs champs de blé pour l'avantage du trèfle. Il n'a aucun effet sur le blé, mais fait preuve d'être de grande valeur sur le jeune trèfle. Il y a deux sortes de trèfle rouge, le petit et le gros, ou, plus correctement, le précoce et le tardif. Le tardif vient gros et grossier, et convient très bien pour l'engrais, et comme il mûrit en même temps que le mil, et est considéré préférable au petit trèfle pour le fourrage mêlé. Le petit trèfle ou le précoce, cependant, est sans aucun doute le plus nutritif, et est le plus populaire.—*Country Gentleman.*

—:o:—

SOCIÉTÉ AGRICOLE DU COMTÉ DE PERTH.

Les directeurs de la Société Agricole du Comté de Perth se sont assemblés à l'Hôtel Albion, à Stratford, jeudi, le 5 avril, 1855, étant le jour convenu par eux pour accorder des prix aux étalons et taureaux, suivant une résolution de l'Assemblée générale.

Présents:—William Smith, Président; MM. J. Ballantine et Alex. Hamilton, Vice-Présidents; MM. Jas. Patterson, Alex. Gourlay, W. F. McCulloch, John Kelly et James Ballantine.

Le Président lut une communication de Ralph Wade, éc., Cobourg, touchant l'achat d'un taureau pour la société; il établit pareillement qu'en union avec M. Ballantine, Vice-Président, ils ont acheté un taureau de MM. Bakewell et Robson, du voisinage de London. Le Bureau nomma les messieurs suivants comme juges des étalons: MM. Kelly, Seegmiller, de Goderich, et Ballantine; et comme juges des taureaux et bêtes à cornes grasses: MM. Peter Wood, Alex. Hamilton, Jas. Ballantine et George Woods, s'ils étaient présents. L'Exhibition sera tenue dans la rue vis-à-vis l'Hôtel Union.

Les juges après avoir examiné les animaux exhibés, firent le rapport suivant: Le taureau qui a remporté le premier prix appartient à J. Patterson, North Easthope; 2nd do. do. do., Donald McTavish, do.; 3me do. do. do., Jno. Vivian, Stratford. Un bœuf de Durham pur sang, appartenant à la société, était exhibé sur la place. Les juges saisissent l'occasion de faire remarquer le mérite de cet animal, et considèrent que les remerciements de la société sont grandement dus à MM. Smith et Ballantine pour leur judicieuse décision en choisissant et en achetant cet animal pour l'usage de la société étant bien supérieur à aucun autre bœuf exhibé.

Les juges pour les étalons font le rapport suivant: L'étalon qui a remporté le premier prix appartient à P. McTavish, North Easthope; 2nd do. do. do. W. Livingston, Fullarton. M. Gourlay ayant produit un

certificat du meilleur bœuf gras partant droit au premier prix pour bêtes grasses.

Le propriétaire de l'étalon qui remporta le premier prix refusa les propositions à lui faites par le Bureau des Directeurs de la Société Mitchell Branch, et se borna à considérer ce que mentionné dans l'avertissement, chaque neuf jours. La saison devant commencer le 10 d'avril.

Le propriétaire de celui qui remporta le second, doit se tenir à Stratford, à Bell's Corners et Black Creek, chaque neuf jours durant la saison et devant finir à l'expiration de la première semaine du mois de juillet.

Résolu.—Qu'un livre soit acheté et gardé par le Secrétaire de la Société pour entrer la généalogie des animaux améliorés.

Les prix pour les bêtes à cornes grasses devant être payés sur la production d'un certificat de l'acheteur pour les fins ci-dessus.

Résolu.—Que le taureau récemment acheté par la Société soit tenu à la ferme de Robert Ballantine, sen., sur le lot 16, dans la 3me concession Downie; et le taureau no. 2, qu'on doit se procurer soit tenu à la ferme de M. Alex. Hamilton, Bell's Line, North Easthope. Les vaches, la propriété des souscripteurs seulement, pour service 5s chaque pour la saison. Deux vaches par chaque souscripteur.

Résolu.—Que les personnes tenant les taureaux reçoivent \$90 par année et le privilège du service pour leurs propres vaches, en payant 5s pour chaque vache.

Résolu.—Que le Secrétaire donne un livre aux gardiens pour entrer le nombre de vaches servies; et aussi le nom de leurs propriétaires; les dits livres devant être remis au Secrétaire à la fin de la saison.

Résolu.—Que les MM. autorisés à acheter des taureaux procèdent à effectuer l'achat d'un autre taureau, sans délai, avec pleins pouvoirs.

Ajournée jusqu'à la nouvelle notice.

—:o:—

GUANO ET TOURBE SUR LES PATATES.

Nous avons souvent recommandé le guano péruvien comme engrais pour les patates, pensant que, vu leur haut prix, son application serait trouvée non seulement avantageuse mais profitable. Il y a deux ans, H. C. Ives, éc., à notre recommandation, employa 600 livres de guano péruvien sur deux acres de patates, et laissa deux autres acres y joints sans aucune chose. Les deux acres, engraisés avec du guano, rapportèrent 410 minots, et ceux qui ne l'étaient pas 233 minots, et ainsi 300 livres de guano péruvien par acre, coûtant à peu près \$9, donnèrent une augmentation de 172 minots.

Cette année M. Charles W. Seeleye, de Rochester employa 300 livres de guano péruvien sur deux acres de patates, laissant quatre rangs au milieu du champ sans engrais. Les deux acres produisirent à peu près 225

minots. Les quatre rangs sans guano donnèrent 11 minots, et quatre rangs de même longueur, qui avaient eu du guano, donnèrent 14 minots. Ce qui équivaut à une augmentation de 24 minots par acre, et estimant qu'elles valent un écu le minot, (une partie de la récolte fut vendue sur la place 62cts. le minot) elles rapporteront certainement un grand profit pour les \$4 50 payés pour le guano. Nous avons vu ces patates de bonne heure dans l'été, et la différence entre les quatre rangs et les parties de chaque côté engraisées avec du guano, était très perceptible, et indiquaient une plus grande augmentation que celle réalisée. Ceci était probablement dû à la grande sécheresse que l'on eut bientôt après, car il est bien connu que le guano exige une saison humide pour avoir tout son effet. La petite augmentation, comparée à l'expérience de M. Ives, est aussi probablement due à la même cause. Le guano péruvien a été très employé en Angleterre, comme engrais pour les patates, pendant huit ou dix ans. Nous pouvons donc conclure que les cultivateurs anglais trouvent son application profitable; autrement la pratique en serait bientôt abandonnée. Mais généralement les patates se vendent plus chères ici qu'en Angleterre, et si le guano est un engrais profitable pour les patates là, pourquoi ne serait-il pas au moins égal ici? Le guano donnera une aussi grande augmentation de blé ici que là; de fait, si nous ajoutons foi aux états des cultivateurs de la Virginie et du Maryland, il donne en quelque sorte une plus grande augmentation; mais son application en général, ne serait pas aussi profitable ici qu'en Angleterre, parce que le blé se vend à un prix beaucoup plus bas. Avec les patates, les carottes, les choux, les betteraves, oignons, etc., le revers est confirmé, et nous croyons qu'une application judicieuse de bon guano péruvien sera trouvée profitable. Sous quelques circonstances, quand le foin se vend cher, il sera profitable sur les prairies. Si aucun de nos lecteurs a employé le guano, le nitrate de soda "la mixture améliorée de Mapes" ou autre superphosphates de chaux, nous serions contents qu'ils nous en fissent rapport.—*Rural New Yorker*.

Tourbe pour les Patates.—Le révérend M. Clift, de Stonington, Ct., rapporte les expériences suivantes, faites par lui-même même durant la saison passée, pour éprouver la valeur de la tourbe comme engrais pour les patates. Il dit:—

"Du fait que les patates ont presque toujours très bien réussi dans la tourbe de marais, même quand la rouille était étendue ailleurs, nous concluons qu'elle serait un bon engrais pour les patates. La partie du jardin choisie pour l'expérience avait été sillonnée, et on avait mis le contenu des étables à cochons dans le fond des sillons. Le 24 mai, nous plantâmes trois rangs, à peu près vingt pieds de long, de patates grosses et saines. Dans le rang no. 1, on ne mit rien; dans no. 2, plusieurs minots de tourbe, avec

laquelle on les avait couvertes pour les garantir de l'action de la gelée pendant l'hiver, furent étendus sur les patates. Dans no. 3, une pinte de guano fut répandue avec soin. Les patates furent arrachées et pesées le 31 d'août. Le no. 1, donna treize livres; le no. 2, vingt et une livres; le no. 3, neuf livres. Celles qui étaient dans la tourbe étaient bien plus grosses et plus belles que les autres et pesaient une livre de moins que celles des deux autres rangs. La saison étant très sèche a été rarement favorable au succès de la tourbe. Elle a retenu l'humidité; de sorte qu'elles ont moins souffertes de la sécheresse que les rangs voisins. Elle a été aussi défavorable pour le guano, que l'engrais demandant à être labouré dans l'automne précédent, ou une saison humide, pour donner effet à toutes ses vertus. Il ne serait pas sûr de conclure que la tourbe a été un meilleur fertilisant que le guano, quoique le produit dans cette occasion ait été plus de deux fois celui du guano. Mais l'expérience justifie la conclusion, que la tourbe décomposée par la gelée est un excellent engrais pour les patates."—*American Agriculturist*.

—:—

NOURRITURE SUCCULENTE POUR LES VACHES A LAIT, ETC.

Nous pensons que nos cultivateurs se trompent grandement en nourrissant les bêtes à cornes, et surtout les vaches à lait, avec une nourriture sèche. Nous pouvons philosopher comme nous voulons, mais les faits semblent garantir la conclusion, que la nourriture succulente est plus nutritive que la nourriture sèche et une quantité d'eau extra. Nous croyons que ceci est l'explication (si ceci peut être appelée explication) du fait que les carottes, les citrouilles, etc., sont une nourriture si utile pendant les mois d'hiver. Nous avons déjà souvent référé à ce sujet, et confirmons maintenant les vues déjà présentées par les expériences suivantes, faites par trois ou quatre personnes. Elles corroborent notre opinion que les racines devraient être beaucoup plus cultivées qu'elles ne le sont. La première est du *Cultivateur du Maine*.

Culture des Carottes.—M. l'Éditeur, — J'ai écrit dans votre journal, dernièrement, plusieurs articles sur la culture des carottes, ce qui m'induit à vous donner un état de ce que j'ai fait en ce genre de culture cette année. J'ai recueilli 220 minots de carottes dans quarante verges de terre, qui peseront 4½ tonneaux, ou 18 tonneaux à l'acre, et faisant 880 minots à l'acre, qui, je pense, n'est pas une mauvaise moisson pour un cultivateur. J'en ai vendu à peu près 2½ tonneaux, à \$20 le tonneau, en les charroyant à peu près trois milles.

ZEDA BLISS.

Auburn, Me., nov., 1854.
Alors suit un autre état de la même feuille, comme ci-dessous:—

Valeur des Carottes pour les Vaches à Lait.—MM. les Éditeurs,—J'ai essayé à nourrir mes vaches à lait avec des carottes, et je vais vous transmettre une de mes expériences. J'avais (avril 15) sept vaches donnant du lait; une vèla en juin, les autres en septembre et octobre. Je récoltai quatre-vingts minots de *ruta-bagas* (navets de Suède) et quatre cents minots de carottes, j'en nourris mes vaches, depuis le premier de décembre. Je leur en donnai environ 2½ minots par jour, à midi, d'abord des *ruta-bagas*, et quand ils furent finis, je leur donnai la même quantité de carotte. Je trouvai, après leur avoir donné de ces dernières pendant quelques jours, que mes vaches donnaient chacune de deux à trois pintes de lait de plus par jour que quand elles étaient nourries de *ruta-bagas*. Je leur donnais, en même temps, du foin coupé, et 2lbs de graine de lin et de farine, et 2½ lbs de criblures de blé, mouluës. J'eus idée de connaître la valeur des carottes pour faire du lait; je choisais la vache qui avait vèlé la dernière pour l'expérience. Je pesai le foin, la farine, les carottes, et je lui donnais environ 20lbs de foin, 4½lbs de farine mêlée, et 2lbs de carottes, et elle donna 35lbs de lait par jour. Je laissai alors les carottes et donnai la même quantité de farine et tout le foin qu'elle voulait manger, qui était 33lbs par jour. Après l'avoir nourrie ainsi pendant une semaine, je trouvai qu'elle donnait 23lbs de lait par jour. Je lui donnai alors des carottes comme auparavant, et dans huit ou dix jours, elle parvint encore à donner 35lbs de lait par jour.

Ceci montre que les carottes me valent, pour nourrir mes vaches, 82 cents par 100lbs. Le foin vaut \$20 le tonneau dans la grange, et à 3 cents par pinte, ou une cent par livre de lait, 6lbs de foin de moins, et 12lbs de lait de plus, donnent 18 cents par 22lbs de carottes. L'hiver prochain j'espère avoir une autre occasion de faire une expérience.—*Rural New-Yorker*.

Un autre écrivain dans le *Germantown Telegraph* recommande les citrouilles, et pour la même raison. Il dit:—

"Je coupe mes citrouilles en huit morceaux, et je les soumets à l'opération de la "râpe" et je ne demande pas de meilleure nourriture que celle qu'elles font pour la plus grande partie des animaux. Le procédé est sommaire, et la citrouille est offerte dans un état qui pourrait tenter le palais humain. Dans l'hiver, mêlé avec du foin, ou autre chose, et un peu de farine, elles font une nourriture délicieuse, que tous les animaux mangent avec la plus grande avidité. Les pommes râpées de la même manière, sont aussi très aimées par les animaux. Si elles sont douces, bien peu d'autre nourriture sera requis, les pommes douces étant très alimentaires, et très salutaires dans leur effet sur le système animal, surtout sur les vaches à lait, causant une action salutaire sur les glandes sécrétoires et consé-

quement causant une inondation abondante et soutenue du lait le plus riche.

“ Une grande raison pour laquelle il y a une faillite si fréquente et si générale dans le produit du lait pendant les mois d'hiver, est la privation d'alimentation succulente à laquelle sont soumises ces animaux. Dans plusieurs, peut-être dans la majorité des cas, la seule nourriture qu'ils reçoivent depuis qu'ils sont emmenés du parc, jusqu'à ce qu'on les y remène dans le printemps suivant, est du foin sec, et des tiges; aucuns légumes ne leur sont donnés, parce que leurs propriétaires ne pensent pas les légumes dignes d'être cultivés, et si on leur donne quelquefois une nourriture de farine ou de grain pas moulu, on leur donne sèche, sans préparation préalable, on ne l'arrose pas même avec un peu d'eau. Maintenant ceci est une perversion de toute raison, et aussi directement opposé aux exigences évidentes de la nature qu'aucune chose peut être bien. Qu'un homme soit borné pendant une période de huit mois au biseuit sec, avec seulement de temps à autre un pot d'eau de source, et la moitié du temps de mauvaise, et quel serait, pensez-vous, M. l'Éditeur, son état à la fin de ce temps? La privation de nourriture succulente n'opérerait-elle pas désavantageusement sur les fluides et les solides de son système? Il paraît raisonnable de supposer que ce serait le cas. Maintenant, quelle est la conclusion légitime dans le cas de la vache ou autres animaux domestiques? Chacun peut y répondre.”

Les mêmes sentiments sont exprimés dans ce qui suit, extrait du *N. E. Farmer* :

“ Si vous désirez que vos vaches produisent libéralement, vous devez les nourrir avec quelque chose de plus convenable à la sécrétion du lait riche que la pâtre sèche. Des légumes tranchés, de la farine de quelque sorte, doivent leur être donnés deux fois par jour, au moins, matin et soir. On doit leur donner aussi de bonnes litières, des logements secs, modérément chauds; elles doivent être abreuvées trois fois par jour, juste avant de manger; être étillées une fois par jour, et mêler à leur nourriture du sel, de temps à autre, un peu de cendre, deux ou trois fois pas semaines. Elles aiment aussi un changement de nourriture. Des légumes coupés ou râpés, et mêlés avec du foin coupé ou de la paille, brassés et laissés ainsi pendant une heure ou deux, et en faire une masse qu'elles mangeront avec avidité. Nous pensons qu'on ne prend pas assez d'attention pour la litière des vaches, car quand elles sont bien il leur faut moins de nourriture, et sont alors en état de donner du lait et faire de la viande. Un monsieur qui a constamment employé plusieurs paires de bœufs de traits pendant plusieurs années, dit que les bœufs peuvent faire quinze milles par jour, si on leur met une bonne litière pendant la nuit, aussi facilement qu'ils feraient douze milles si on les laisse coucher par terre. Si cet état est correct, et il nous

semble consistant, c'est une matière très importante que nos bêtes à cornes soient bien pourvues sous ce rapport.

LA MEILLEURE SORTIE DE NOURRITURE.

La physiologie et la médecine ont établi le fait qu'il est nécessaire, pour tenir le corps humain en pleine vigueur et santé, que la nourriture de l'homme doit être variée. Le pain seul n'est pas suffisant pour donner au corps une force suffisante et le tenir dans un état parfait de santé. Pour bien comprendre l'importance du changement de nourriture, il est nécessaire d'étudier la nature de chaque sorte de nourriture et son effet dans le support de la vie. La nourriture sert à deux choses: 1o. à produire la chaleur; 2o. à restituer les pertes occasionnées par l'activité des fonctions vitales. L'expérience a fait voir que la nourriture d'un travailleur devait contenir chaque jour de 310 grammes d'éléments calorifiques et 130 grammes d'éléments restituants. Quand nous examinons combien de ces éléments sont fournis par les articles ordinaires de nourriture, nous trouvons que:—

100 grammes de pain fournissent 8 grs. d'éléments restituants et 30 grs. d'éléments calorifiques.

100 grammes de fèves, 30 grs. d'éléments restituants et 40 d'éléments calorifiques.

100 grammes de riz, 7 grs. d'éléments restituants et 43 d'éléments calorifiques.

100 grammes de farine d'avoine, 12 grs. d'éléments restituants et 43 d'éléments calorifiques.

D'après ceci nous voyons que 4lbs de pain seraient nécessaires à un homme pour donner au système 130 grammes d'éléments restituants par jour; mais cela produirait 555 grammes d'éléments calorifiques, conséquemment 245 grammes de trop. Un petit changement montre l'avantage de la nourriture variée. Par exemple, 100 grammes de pain contiennent 80 grs. d'éléments restituants et 300 d'éléments calorifiques. 300 grammes de viande contiennent 60 grs. d'éléments restituants et 33 d'éléments calorifiques, ensemble, 140 grammes d'éléments restituants et 333 d'éléments calorifiques. 600 grammes de pain contiennent 40 grs. d'éléments restituants et 180 d'éléments calorifiques; 300 grammes de fèves contiennent 90 grs. d'éléments restituants et 120 grammes d'éléments calorifiques. L'un ou l'autre changement ci-dessus fournit au corps les deux éléments en suffisante quantité, mais sans excès. Au prix élevé actuel en France, la quantité nécessaire de nourriture, consistant en pain seulement, coûterait 93 centimes (environ 18 cents;) pain et viande, 85 centimes; pain et fèves 45 centimes. Ainsi l'économie y est en conformité avec les règles de l'hygiène. Le travailleur ne ferait pas bien de se nourrir que de pain, comme c'est souvent le cas

chez le peuple français, mais d'y ajouter de la viande ou une autre sorte de nourriture farineuse qui fournirait le montant nécessaire d'éléments restituants.

Culture du Raisin et Manufacture de Vin dans l'Ohio.—La *Gazette*, de Cincinnati contient un long et intéressant article sur la culture du raisin et la manufacture du vin dans cette contrée. Il paraît qu'en 1846 il y avait 83 vignobles dans le voisinage de Cincinnati, contenant 248 acres consacrés à cette culture, et 114 produisant, et quoique la moisson de l'année dernière fût mauvaise, le produit a été de 24,000 gallons. En 1852, 12,000 acres étaient consacrés à cette culture, 750 produisant, le produit annuel fut supposé être de 500,000 gallons, et la valeur du vin de première qualité seulement, \$175,000. Un boisseau de raisin fera de 3 à 3½ gallons de jus. M. Buchanan commença la plantation de son vignoble en 1843; en 1850 de trois acres il réalisa après la coupe, 1640 gallons de vin. En 1853, il obtint de 5 arpents 4,326 gallons ou 847 par acre. Dans des terrains particuliers il a été obtenu 800 gallons d'un acre, mais 600 gallons sont considérés un grand produit. Il s'en fait de beaucoup que l'on puisse fournir au demandes de vin de Catawba, et il est constamment amélioré, tant par les cultivateurs que par ceux qui les préparent pour le marché.

L'ARBRE ET SA PLANTATION.

M. E. Nichols écrit de Dover, comté de Bureau, Ill., au *Cultivateur de la Prairie*, ce qui suit:—

La transplantation paraît impossible; ce n'est pas difficile de comprendre ceci. Généralement on plante les arbres trop avant dans la terre et on ne met rien au pied, ce qui les fait mourir. Voici ce qu'il faut: des feuilles ou de la paille à moitié pourrie, ou du tan, ou quelque chose de même, pour tenir la terre humide. Faites le creux profond si vous en avez le temps; prenez un cèdre rouge, étendez-en les racines sur la surface, couvrez de trois quarts de pouce, mettez quatre pouces de feuilles humides et couvrez les de broussailles; peu mourront. De l'ombre pour le premier été. Un arbrisseau plein de feuilles, mis du côté sud, est ce qu'il y a de mieux.

“ Le jardinier doit faire son devoir. Il doit bien planter les arbres, et avoir soin que les racines soient arrosées, et qu'elles ne soient pas exposées une minute au soleil ou à l'air avant d'être plantées. A défaut de mousse ou de feuilles, on doit mettre quelque chose d'humide autour des racines et de la tête. Si nous allons au bois pour chercher des arbrisseaux nous devons nous-mêmes agir en jardinier.”

Exhibition Provinciale Agricole
ET
INDUSTRIELLE,
QUI DOIT AVOIR L'EU A
SHERBROOKE,

Les 12, 13 et 14 SEPTEMBRE, 1855.

AVIS.

LES ENTRES D'ANIMAUX, PRODUITS AGRICOLES et INDUSTRIELLES, etc., doivent être faites avant le 1er Septembre prochain, et pas plus tard, et remises au soussigné, à l'Office du Bureau d'Agriculture, à Montréal ou à Sherbrooke à Charles Brooks, écrivain, Secrétaire nommé pour cette place pour l'Exhibition. On peut se procurer des Formules Imprimées d'Entrée à l'Office du Bureau à Montréal, ou de M. Brooks, à Sherbrooke. Des Listes de Prix en Anglais et en Français ont été envoyées à toutes les Sociétés d'Agriculture du Bas-Canada, pour être distribuées, et au Bureau d'Agriculture du Haut-Canada, Toronto.

Par ordre,
WM. EVANS, Secr.-Trés.
du Bureau d'Agriculture et de l'Ass. Agricole.
Montréal, 1er mai, 1855.

ORGE POUR SEMENCE

DE QUALITY SUPERIEURE, à Vendre.

27 avril, 1855.

JAS. LOGAN.

GRAINES DE FERME ET DE JARDIN.

LES Soussignés ont fait leur provision de Graines de Ferme et de Jardin, qu'ils garantissent de la même qualité, et qu'ils offrent aux prix les plus modérés. Les Sociétés pourront avoir des listes des prix en faisant application. Les Marchands et les Jardiniers auront une diminution libérale.

COCKBURN et BROWN,
Marchands de Graines, 68 Grande
Rue St. Jacques, Montréal.

PATATES BLANCHES (KIDNEY.)

JE suis heureux de dire que je vous ai conservé un peu de Patates blanches rondes, connues sous le nom de FLUXE qui vous seront envoyées par les premiers bateaux du printemps. L'estime que j'en ai pour cette sorte de patates, est prouvée par la grande demande que l'on en fait, et si elles n'étaient pas attaquées par la rouille en Canada comme il arrive dans ce pays, je n'ai aucun doute qu'elles seraient très cultivées par les cultivateurs. Cette sorte de patate est grosse, plate et précoce; elles produisent rarement des petites, et je n'ai jamais mangé de meilleures patates que les FLUXE, que je goûtai en janvier dernier.—Extrait d'une lettre de M. W. Brown, Glasgow, mars 14, 1855.

Prix sur application à

COCKBURN et BROWN,
Marchands de Graines, 68, Grande
Rue St. Jacques, Montréal.

ARBRES
FRUITIERS SUPERIEURS.

UN ASSORTIMENT CHOISI des différentes sortes les mieux adaptés à ce climat, à vendre chez GÉO. McKERRACHER, Rue Parthenais, Faubourg de Québec, et par le Soussigné, à Summer-Hill. (ci-devant T. McGregor.) Rue Guy, Chemin de la Côte des Neiges.

JOHN AULD.

Montréal, 2 Oct., 1854.

1855.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
POUR LE
COMITÉ DE MONTREAL.

LES Souscripteurs aux fonds de cette Société sont avertis que DEUX TAUREAUX pure race d'Ayrshire (Thorough Bred Ayrshire) ont été importés, et que l'un est tenu dans la Paroisse de la Longue-Pointe, aux Etables de Léon Laporte, Écuier, et l'autre dans la Paroisse de Lachine, aux Etables de James Pouley Dawes, Ecr.

Chaque Membre de la Société pour l'année courante a le droit de requérir gratis, l'usage de l'un de ces deux Taureaux pour deux Vaches, mais il devra payer la somme de 2s 6d pour chaque autre Vache.

Ceux qui ne sont pas Membres devront payer la somme de 5s pour chaque Vache.

Les Membres sont priés d'envoyer leur Carte de Membre, et d'envoyer aussi l'argent avec la troisième ou chaque autre Vache dans le cas ou plus de deux serait envoyées, parce que la somme ci-dessus sera strictement exigée d'avance.

Par Ordre,

JAMES SMITH,
Secrétaire.

N.B.—Un autre Taureau est attendu ce printemps, et aussitôt après son arrivée, il sera placé dans la Paroisse de St. Laurent, pour l'usage de Fermiers dans cette localité.

AVIS AUX CULTIVATEURS.

L'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LE FEU du Comité de Montréal, assure dans tout le Bas-Canada, les propriétés des Cultivateurs à 5s. par £100, pour trois ans, &c.

S'adresser au bureau rue St. Sacrement à Montréal, aux Agents dans les Campagnes, ou aux Directeurs soussignés:—

Wm. Macdonald, Ecr., Président, à Lachine.
B. H. Le Moine, " à Montréal.
Edward Quin, " à la Longue Pointe.
F. M. Valois, " à la Pointe Claire.
John Dods, " à la Petite Côte.
G. G. Gaucher, " à Ste. Genevieve.
Frs. Quenneville, " à St. Laurent.
Jos. Laporte, " à la Pointe aux Trembles

P. L. LE TOURNEUX,
Secrétaire et Trésorier.

Montréal, 1 Juillet, 1854.

Livres d'Ecole qui ont Obtenu des Prix.

LE Soussigné a obtenu de Diplômes, aux Expositions tenues à Hamilton et à Montréal, en 1853, pour la meilleure Collection de Livres d'Ecoles, imprimés et reliés en Canada, à usage des Ecoles élémentaires et de Grammaire. Parmi ces livres se trouvent

La Serie Nationale,

Imprimée avec de nouvelles Planches Stéréotypes, sur beau Papier, et reliée solidement. Ils sont page pour page les mêmes que d'autres éditions en usage dans le Haut-Canada, et on a pris soin de les rendre semblables, à tous égards, aux échantillons produits à l'Exposition Provinciale.

HEW RAMSAY.

Rue St. François-Xavier.

Montréal, 1 février, 1855.

ON PUBLIE DANS CE MOMENT,

LA GEOGRAPHIE DU CANADA à l'usage des Ecoles et des Familles, par T. A. GIBSON, premier maître de Classe de la Haute Ecole du Collège McGill.

Prix, 1s 3d.

HEW RAMSAY.

Nov. 29.

1855.

LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
DU

COMITÉ DE MONTREAL,

OFFRE les PRIX suivants pour les RECOLTES suivantes:—

CLASSE FRANÇAISE.

	Chelins.
Patates, 6 Prix,	50 45 40 35 30 25
Carottes, 4 Prix,	40 35 30 25
Betteraves, 4 Prix	40 35 30 25
Navets, 3 Prix,	30 25 20
Ble-d'Inde, 6 Prix,	50 45 40 35 30 25
Feveroles, 3 Prix,	30 25 20

REGLEMENS.

Il faudra un Champ de deux arpens, au moins, pour donner droit à un Cultivateur de cette Classe de concourir pour les Patates.

Un demi arpent pour le Ble-d'Inde.

Un demi arpent pour les Feveroles.

Un quart d'arpent pour les Navets, les Carottes et les Betteraves, toutes ces Racines cultivées en plein champ.

Il ne sera loisible à aucun individu de concourir, à moins qu'il ne soit Membre de la Société.

Les personnes qui ont reçu ou recevront les Premiers Prix pour aucunes Semences ou Recoltes ci-dessus mentionnées, seront à l'avenir excluses de la Classe Française pour la Recolte ou Semence pour laquelle elles auront obtenu le Premier Prix, mais pourront entrer dans la Classe Anglaise.

Il ne sera pas donné de Prix si la terre est infeste d'herbes nuisibles.

Les personnes auxquelles seront adjugés les Premiers Prix, donneront à la Société un Compte-Rendu du système suivi pour la production des Recoltes.

Les Prix ne seront payés que lorsqu'il aura été répondu aux questions, et que la Circulaire aura été renvoyée remplie, adressée au Secrétaire-Tresorier. Cette Regle sera de rigueur. Ceux qui voudront concourir devront en donner avis au Secrétaire-Tresorier, le ou avant le 20 de Juillet prochain.

Par Ordre,

JAMES SMITH,

Secrétaire-Tresorier.

Montreal, Avril 20, 1855.

IMPRESSION ET RELIURE.

LE Soussigné exécute avec propreté et diligence toutes sortes d'Impressions, telles que, Livres, Catalogues, Listes de Prix, Etiquettes pour Expositions d'Animaux, &c. Il Relie aussi, soit des Livres Imprimés, soit des Livres Blancs, tels que, Grands-Livres, Journaux, &c.

H. RAMSAY,

Bureau du Journal du Cultivateur, Montréal.

MAGASIN EN GROS DE PAPIER.

Le Soussigné a en main une grande collection Angloise et étrangère de Papier à Ecrire, à Dessiner et à Enveloppes, choisi par lui-même dans les marchés anglais, écossais et français. Il a aussi un ample assortiment de Livres de Comptes, de toutes grandeurs et réglés d'après différents modes; livres d'Ecoles Anglais; Bibles, Livres de Prières, etc.

HEW RAMSAY,

Montréal, 28 avril 1854.